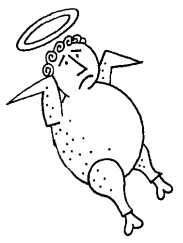
LE FEUILLETON DE PIERRE LEPAPE
« Un jour je reviendrai » de Juan Marsé
page II

POÉSIE
Petit arpentage du paysage étrange et baroque de la production contemporaine
page V

Le Monde des LIVRES
VENDREDI 13 JUIN 1997

LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VI



GERMAINE TILLON
Retour, avec Jean Lacouture, sur une vie exemplaire de curiosité et de résistance
page VII

Avec Elle

« Elle », la Pologne, la jeune fille, la belle, rebelle à la vulgarité du monde. Marek Bienczyk parle du cœur, d'enchantements éphémères et de brisures latentes

Comment mettre la critique dans sa poche ? Cette question cruciale fit l'objet en octobre 95 d'une enquête des journalistes de *Gazeta Wyborcza*, qui révélaient certaines méthodes de « sponsorisation » d'émissions littéraires radiophoniques et télévisuelles polonaises, voire des pages littéraires de certains journaux, par des maisons d'édition. Un signe, parmi d'autres, de la déchéance d'une littérature polonaise happée par la société du spectacle. Dans un article publié en France (1), Marek Bienczyk, traducteur, auteur de deux essais sur la mélancolie romantique, expliquait que ces compromissions étaient révélatrices des égarements d'auteurs et de critiques occidentalisés, hantés par le souci d'être modernes. Désormais, déplorait-il, dans cette société en état de choc, privée de ses repères nationalistes, le souci semble moins de s'inspirer des grands modèles européens que de provoquer. Nostalgique des débats d'antan autour de Balzac, Joyce, Wittgenstein ou Garcia Marquez, il épinglait le symbole de ce marasme intellectuel : le succès à Varsovie d'un roman, écrit par une jeune femme, contant l'histoire d'une étrangère ayant deux clitoris.

De quelle prose rêve Marek Bienczyk ? Son premier roman apporte une séduisante réponse. Prose dense, ludique, espiègle et lyrique, qui parle du cœur, de l'écume des jours, d'émerveillements à récidive, d'enchantements éphémères et de brisures latentes. *« Mon histoire à moi parle d'amour, je le dis tout de suite »* commence-t-il, avant de brosser le portrait d'Elle, impalpable adulée, prompte à disparaître et réapparaître, rebelle aux prénoms (elle préfère dire *« mon M. »*, affectueuse *« caresse de lettres »*, que *« Marek »*, dont le *k* final *« tombe avec un fracas de couvercle »*), comme à toute manifestation du mode impératif, du point d'exclamation à l'intonation suppliante. Etre à part, Elle ne demande jamais de vider les ordures, de jeter un œil derrière la machine à laver pour vérifier si le savon y est (il doit *« tout de même bien être quelque part »*), ni ne hèle qui que ce soit à des fins bassement quotidiennes (*« passe-moi le sel »*). Elle a, pour ainsi dire, *« un champ de besoins*

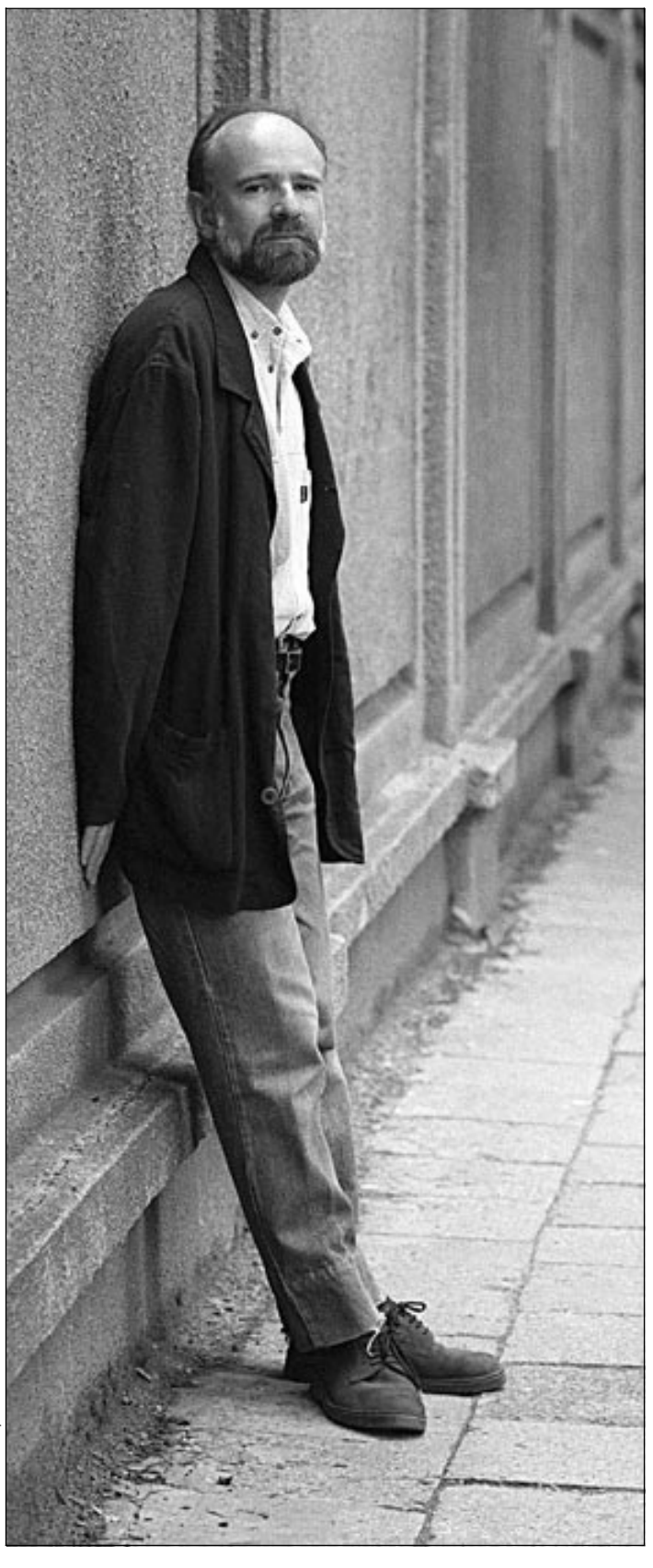
Jean-Luc Douin

cachés ». Lesquels ? C'est l'un des enjeux du livre que de les découvrir. Mais *« pour les fantaisies, c'est carrément zéro »*. Qu'allons-nous manger ? *« Ça m'est égal. »* Où allons-nous aller ? *« Où tu veux. »* Quel film irons-nous voir ? *« Choisis ! »*

Envoûté, il lui arrive d'insister, regard implorant. Elle succombe alors, résignée, à révéler un secret, *« écho lointain d'une soif enfantine réprimée »*. Des yaourts, *« est-ce qu'il nous reste encore des yaourts ? »*. Et le charme de *Terminal*, roman buissonnier aux longues phrases égayées d'apartés, c'est l'avalanche de ces récits candides, extasiés, de la manière dont Elle se comporte. Par exemple lorsqu'elle mange ses yaourts, surtout à l'approche du moment où le petit pot va dévoiler son néant, *« son petit coup d'œil furtif »* pour s'assurer que Marek ne se doute de rien, et qu'il ne verra pas ses coups de langue gourmands sur le rebord, puis vers le fond du pot. Marek est aux anges lorsqu'Elle rompt son mutisme, lorsque à table ils partagent une île flottante qui les renvoie à Robinson Crusoe. Lorsqu'elle lui accorde une danse, demi-pas en avant, tour complet, dégagement sur la gauche, rotation face au mur, trottinement sur la droite, au son du *« toc, toc, boum, paf, paf »* des talons qui claquent, les amoureux blottis l'un contre l'autre *« alors que tant de plantes de pied et de chevilles, cette nuit, vont rythmer le flamenco de la souffrance, de la peur et de la solitude »*.

Marek n'aura pas tous les jours l'occasion de vibrer à la *« fusion des rythmes »* et au *« doublement des percussions solitaires de nos corps »*. Marek nous a prévenus, dès la troisième page : *« Restez donc encore avec moi et je vous promets beaucoup de larmes. »* Entre Elle et lui va surgir l'autre, qui ne la lâche pas d'une semelle, et sur lequel il posera *« le regard de Gombrowicz sur Borges »*.

A quoi bon obscurcir ce récit d'une passion, même si Marek nous certifie que *« dans la séparation aussi elle était sans égale »* ? L'ode à la belle, à la Pologne en mal d'identité, dévide ses strophes de béatitude pour dire l'idylle d'Alice au pays des Merveilles et de Tom Pouce dans *« une forêt de légende inconnue, à moins que ce ne fût sur les traces du Yéti, en évitant les crottes de chien »*. La rencontre a lieu dans un autobus d'excursions touristiques. Le coup de foudre est brutal. Les voyages se suivent et se ressemblent : Elle arrive toujours la dernière, comme le Mohican, le tango à Paris, le jour d'un condamné, la séance de minuit... Marek l'attend *« comme un gland, comme les quatre jeudis »*. Après l'illumination du premier jour, *« un interrupteur effleuré en silence »*, il vit d'extases avec cette fille qui semble ailleurs, hors du temps, des poids et mesures, des clepsydres et des coucous. Différente. N'ouvrant pas la bouche quand les compagnons de car braillent des chansons.



SIERZPUTOWSKI/GAZETA POUR « LE MONDE »

Entre Mickiewicz et Boris Vian, Milosz et Henri Pichette, Marek Bienczyk poétise cette intimité pudique, convoque la vague, les algues, le velours et l'Azur des Azurs, fait tomber ses paroles à genoux, s'emballe dans des mélodies apaches (*« Hop, tra, la, la »*), explore le mystère de deux yeux semblables à un lac *« qui jamais ne gèle »*, et plantant en Elle son regard, entend le *« grand fracas »* qui *« s'élève alentour »*, le craquement, la brisure comme *« un bruit de vitre qui éclate, de verre qui vole en éclats »*.

Mine de métaphores, *Terminal* profite du passage quasi clandestin de la fille de nulle part pour disserter sur la coutume du baiser polonais (*« dans la capitale, jusqu'à six bécots, en province quatre seulement »*), le cérémonial de la première étreinte des amants (l'aimée tend ses bras *« comme pour une prise de sang, exposant à la lumière la pliure du coude, à la manière implorante de l'aveugle, innocente de l'enfant délaissé, rapace des ramures dans les drames mystiques »*), la prolifération des McDonald's (*« ce sanctuaire abordable de la rédemption où, pour un prix deux fois moindre, on te sert deux fois plus d'une boisson qui te rend la santé »*), l'invasion des discothèques à machines à sous, des cabarets à filles nues, des boîtes à loisirs où *« l'heure viendra du duel entre le polak blues et le tango, la tradition millénaire et le tout-venant »*. Bienczyk plaide, on l'a compris, contre le Coca-Cola et pour le petit vin blanc, la mer qu'on voit danser, les superbes envolées verbales, teintées d'humour, sur les sans patrie, sans gîte et sans mémoire, les *« filles des écumes océanes et de la voûte céleste »*... Avec une très nette préférence pour celle qui pose un pied sur la marche de l'avion à destination de Montréal, chuchote *« je t'aime »* et disparaît.

(1) *L'Atelier du roman* nº 6, printemps 1996, éd. Belles-Lettres.

TERMINAL
(Terminal)
de Marek Bienczyk.
Traduit du polonais par Jean-Yves Erhel.
Gallimard, 200 p., 115 F.

Les statues de Charlemagne

Depuis 1 200 ans, « l'empereur à la barbe fleurie », figure mêlant mythe, histoire et poésie, a été la projection de tous les fantasmes identitaires. Analyse magistrale de Robert Morrissey

L'EMPEREUR À LA BARBE FLEURIE
Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France
de Robert Morrissey.
Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 440 p. et 16 p. illustrées, 195 F.

A trois ans du douzième centenaire du couronnement impérial de Charlemagne – l'un des très rares repères monarchiques, avec la victoire de François Ier à Marignan et l'assassinat d'Henri IV, à survivre dans la mémoire chronologique des Français – la renommée de l'empereur d'Occident va peut-être connaître une fortune nouvelle. L'affirmation de l'identité politique européenne peut en effet restaurer la stature du géant – récemment mise à mal au terme d'un millénaire de révérences appuyées (souvent contradictoires au demeurant).

C'est paradoxalement au moment où l'école, à l'heure de Jules Ferry, assigne un rôle efficace à chaque figure de proue de l'Histoire nationale dans l'élaboration d'une conscience civique et patriotique, que le carolingien s'efface. Si les manuels retiennent le double visage de l'administrateur et du père de l'éducation nationale – France Gall dénoncera en pleine vague yéyé ce *Sacré Charlemagne* dont la mythologie scolaire a fait le saint patron des potaches –, le modèle impérial ne passe plus.

La récupération politique dont « l'empereur à la barbe fleurie » a fait l'objet sous Napoléon Ier se paie au prix fort dès la défaite du neveu à Sedan, et l'identité germanique de *Karl der Grosse* fit le reste, à l'heure de la

Philippe-Jean Catinchi

revanche annoncée. Cette désaffection soudaine – les romantiques ont fait avec dévotion le pèlerinage au tombeau d'Aix-la-Chapelle – est sensible avec la rocambolesque histoire de la statue de l'empereur, due au sculpteur Louis Rochet, proposée dès 1852 pour le parvis de Notre-Dame et restée sans acquéreur en 1878 : la roue avait tourné et la nouvelle perception du vieux souverain – *« absolutiste »* et *« étranger »* – augurait mal de son avenir. C'est au nom seul de la prouesse technico-industrielle des fondeurs que le monument fut accepté, quand Voltaire et la République furent assurés d'un hommage parallèle.

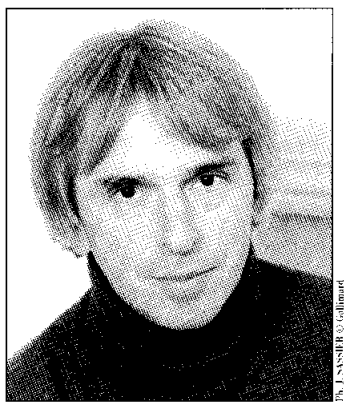
C'était là le dernier épisode – provisoire – d'un long feuilleton où épopées et chroniques, poèmes et enluminures, vitraux et traités politiques, emblèmes et références en tous genres ont façonné la mythologie singulière du carolingien. L'historien américain Robert Morrissey avait naguère esquissé l'analyse de cette figure de notre panthéon national. Quarante ans après les travaux pionniers de Robert Folz sur la postérité germanique du souvenir de Charlemagne, le professeur de Chicago repérait comment l'archive confère une dimension emblématique au souverain « national », dans le dernier volet des *Lieux de mémoire* (1).

Avec une évidente clarté et une gourmandise communicative pour les textes – s'ils sont moins nombreux, les témoignages iconographiques retenus sont parfaitement décryptés –, l'historien livre ici les preuves qui avaient permis cette première synthèse, parfois un peu abrupte, privée d'exemples probants. Désormais, la limpidité de l'analyse convainc pleinement. Comment un même personnage a-t-il pu porter autant de messages différents sur plus d'un millénaire ? Sans doute d'abord grâce à cette précoce dimension mythologique que lui confèrent les messages des chroniqueurs et le talent des premiers biographes.

Le mouvement est presque immédiat : des *Annales regni francorum*, entreprises du vivant du souverain, au poème *« épico-moral »* que compose Gilles de Paris pour l'édification de l'« héritier carolingien » de Philippe Auguste – le *Karolinus* –, le message est obstinément rappelé : guerrier et protecteur, champion chrétien, modèle de sagesse pour Eginhard, Charlemagne est un héros. Notker de Saint Gall va plus loin encore : seul le roi réalise l'unité du monde, l'harmonie et la cohésion dépendant de ses déplacements, de ses fondations, de son empreinte dans l'espace. Ontologie de la présence qui fait la concorde universelle.

Lire la suite page VII

(1) Tome III, *Les France. 3. De l'archive à l'emblème,* pp. 630-673. Gallimard, 1992. Repris aujourd'hui en « Quarto », vol. 3, pp. 4389-4425 : lire « Le Monde des poches », p. X.

PHILIPPE DELERM
LA PREMIÈRE GORGÉE DE BIÈRE
ET AUTRES PLAISIRS MINUSCULES

Ph. J. Vessillier © Gallimard
L'ARPENTEUR
GALLIMARD

le feuilleton

de Pierre Lepape

Un Grand d'Espagne

UN JOUR JE REVIENDRAI
(Un dia volveré)
de Juan Marsé.
Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu,
éd. Christian Bourgois, 480 p., 160 F.

Juan Marsé invente une mythologie réaliste et critique, seule capable de s'opposer efficacement à la culture de l'effacement et à une fixation maladive sur le passé

Il existe un marché international des valeurs symboliques sur lequel les écrivains sont cotés, à la manière du cuivre, du blé ou du café sur la Bourse des matières premières. Ce marché, aux mécanismes multiples, complexes et, pour une part, irrationnels, est par nature fluctuant. Il est soumis, comme l'autre, à des poussées de fièvre, à des effondrements et à des spéculations hasardeuses. Qui ne se souvient de cette lame de fond qui porta, dans les années 70, la littérature romanesque latino-américaine de manière aussi excessive que l'avait été, antérieurement, sa méconnaissance ? Il suffisait d'être né entre le sud du rio Grande et le détroit de Magellan pour avoir du génie, ou presque.

Le marché symbolique de la littérature n'est pas le marché économique du livre. Il en est même souvent l'image inversée. Au XIXe siècle déjà, les adversaires de Zola et des naturalistes voyaient dans le succès populaire de *L'Assommoir* ou de *Nana* la preuve éclatante du talent mineur de leur auteur. L'image de Zola ne s'est jamais complètement remise de cette malédiction du succès. Il s'y attache un soupçon mortel de vulgarité. Dans un autre registre, mais de la même manière, Françoise Sagan a dû payer de quelques échecs de librairie ses débuts fracassants avant qu'on admette que l'auteur de *Bonjour tristesse* pouvait être aussi un grand écrivain.

Il ne saurait donc être question de justice ou d'injustice dans cette cotation internationale des valeurs littéraires. On n'accuse pas le thermomètre parce qu'il fait trop chaud ou trop froid. Mais on peut essayer de trouver des explications aux aberrations de la météorologie. Prenez l'exemple de Juan Marsé. Il va avoir soixante-cinq ans. Il a publié son premier roman en 1961. Il a obtenu en Espagne et hors d'Espagne des prix littéraires prestigieux. Catalan de Barcelone et qui a fait de Barcelone le mythe central de tous ses livres, il écrit dans le castillan le plus pur et le plus classique, ce qui devrait lui permettre d'échapper à cette provincialisation des « petites » langues dont parle si bien Kundera. Mieux : il est considéré par ses pairs, par les écrivains espagnols de sa génération et par ceux des suivantes, comme l'un des meilleurs d'entre eux, le meilleur souvent. L'un de ses plus beaux romans, *Si te dicen que cai* (1), texte fondateur du renouveau romanesque espagnol, a dû être publié au Mexique en 1973 après son interdiction par la censure franquiste : sa réputation politique est irréprochable.

Juan Marsé, pourtant, n'occupe pas, en France en tout cas, la place qui devrait être la sienne, au tout premier rang des auteurs contemporains de langue espagnole. « Un siècle d'écrivains », dont les critères de sélection sont pourtant très indulgents, ne l'a pas retenu dans la centaine d'auteurs auxquels est consacré un portrait. Plus significatif encore, Gallimard, qui avait publié, dès 1967 et grâce au flair presque infaillible de Maurice-Edgar Coindreau, le premier roman de Marsé, *Enfermés avec un seul jouet*, a ensuite délaissé les œuvres suivantes, pour le bonheur de Christian Bourgois, qui porte depuis dix ans le flambeau du romancier de Barcelone (2).

L'un des effets de ce flottement est que l'œuvre de Marsé nous parvient dans le désordre. *Un jour je reviendrai* a été publié en Espagne en 1982. Il est un des volets d'une trilogie – avec *Adieu la vie, adieu l'amour* et *Boulevard du Guinardo* – consacrée aux vaincus de la guerre dont l'histoire a été escamotée par le franquisme. Utilisant des techniques romanesques très différentes, les trois livres s'efforcent d'élaborer une véritable mémoire de ces années de défaite et de pénitence, à la fois contre les mensonges de la propagande officielle et en opposition aux ressassements impuissants de la mélancolie et du ressentiment véhiculés par les révolutionnaires déchus. Le seul moyen de préparer utilement l'avenir est de cesser de tricher avec le passé.

Juan Marsé invente une mythologie réaliste et critique, seule capable à ses yeux de s'opposer efficacement à la culture de l'effacement et à une fixation maladive sur le passé. Tout est vrai de ce qu'il raconte : entendez par là que ce quartier pauvre de Guinardo qu'il décrit est celui de son enfance et de sa jeunesse. Il en connaît les ruelles et les échoppes, la brutalité et la tendresse. Il a été nourri de ses bavardages et de ses silences après la guerre civile, de ses peurs, de ses rancunes, de ses haines mâchées et remâchées. *Un jour je reviendrai* emprunte souvent les voies du récit autobiographique. Mais c'est maintenant, aujourd'hui, que le roman est écrit. Par un écrivain, un homme adulte, qui connaît la fin de l'histoire. Ce que raconte Marsé n'est jamais présenté comme un miroir de la réalité qu'il a vécue – les miroirs ne servent à rien – mais comme une re-création à laquelle participent la mémoire, mais aussi l'imagination, l'intelligence critique, le recul de l'ironie. Le roman est ce qui permet de comprendre une histoire que l'on n'avait pu que subir lorsqu'on l'a vécue. Il transforme la légende, héroïque ou tragique, en conscience, le mythe passif en mythe actif.

Nestor vit dans la légende. Il est né avec elle : il a seize ans en 1960, au moment où commence le récit. Son père a fui l'Espagne, il y a longtemps, pour poursuivre, à Toulouse, un combat antifranquiste irréel. Il vit seul avec sa mère qui, privée de toute autre ressource, se livre à la prostitution. Plutôt qu'un père fantôme, Nestor a choisi pour père d'élection un autre absent, son oncle Jan Julivert, tout auréolé de gloire : Jan est en prison depuis treize années à la suite d'un hold-up révolutionnaire qui a mal tourné, mais il va bientôt sortir. Alors, rêve Nestor, il va revenir dans le quartier et, comme Shane, le héros de *L'Homme des vallées perdues*, il va rétablir la justice, se venger de ceux qui l'ont dénoncé, jugé, torturé ; il va arracher la belle Balbina à son commerce amoureux et peut-être fondera-t-il avec elle un foyer...

Nestor n'est pas le seul à rêver. Tout le quartier retient son souffle pour le retour de Julivert. Ceux qui ont peur et ceux qui attendent le premier signe pour le renvoyer en prison, ceux qui espèrent de sa présence et de ses actes le choc qui les sortira de ce trou de l'histoire où la défaite les a fait tomber. Julivert revient après treize ans d'absence forcée, et c'est comme si son retour abolissait ces treize années d'humiliation, de non-existence, de vieillissement sans maturation, de temps perdu on ne sait où. Julivert ranime la seule chose qui palpite encore dans ces vies mortes, le souvenir, fût-il celui d'une résistance sans espoir et d'une jeunesse gâchée.

Quand Jan Julivert est de retour, il ne fait rien. Il s'installe chez Balbina, sa belle-sœur, sans s'émouvoir du métier de la dame. Il prend des habitudes de vieux veuf taciturne, repousse les sollicitations, ignore le vieux flic retraité qui l'a arrêté et qui est maintenant promeneur de chiens pour dames. Tout le monde comprend qu'il cache son jeu et qu'il ourdit une terrible et éclatante vengeance. L'hypothèse devient certitude lorsque Jan devient gardien de nuit dans la maison du juge Klein, l'homme qui a fait condamner à mort la plupart de ses compagnons. Le juge n'est plus dangereux : détruit par l'alcool, poussé aux turpitudes les plus dégradantes par une épouse désireuse d'accélérer sa chute, amnésique et délirant, Klein est une proie facile. Mais Jan ne fait toujours rien sinon son travail de veilleur de nuit. Quand il ne fait pas ses rondes dans la belle propriété bourgeoise du juge, quand il ne fait pas la tournée des bouges de la ville à la recherche de son sac à gin de patron, l'ancien chef révolutionnaire tricote une écharpe pour son neveu...

La suite du roman ne se raconte pas, Marsé l'a construite selon les lois combinées du suspense et de la déception de l'attente, avec une rigueur et une précision que ses autres livres ne retrouveront jamais. Le romancier, sans abandonner un seul instant la progression dramatique de son récit principal – l'aventure de Jan sous le regard passionné et naïf de son neveu – parvient à le tresser avec d'autres récits. Autour de l'anarchiste assagi, ce sont vingt figures de ce quartier populaire qui surgissent, avec leur pauvre vie, leurs mensonges, leurs illusions. Marsé ne les écrirait pas aussi bien, aussi vrai, s'ils ne les aimait pas d'une tendresse profonde et violente. Mais il ne se résigne pas à laisser ces victimes à leur douleur, à leur faiblesse et à l'éternelle répétition d'une guerre perdue. Il aime, mais il cogne, ne ménageant ni l'humour ni les sarcasmes pour les sortir de la torpeur où, autant que la répression franquiste, les maintient la fixation sur un passé de mort.

La mémoire ne doit pas tuer la vie. Dans *Un jour je reviendrai,* une jeune fille, Paquita, à la suite d'un accident ou d'une maladie, n'a plus qu'une jambe valide. Les médecins lui enjoignent de soigner le membre malade, de l'enduire d'onguents, de le fortifier au soleil. Mais Paquita n'a que faire de cette jambe morte. C'est à sa jambe saine qu'elle prodigue tout ses soins. Elle est brune, elle est pleine, elle est belle, elle fait rêver les garçons. Elle seule est digne d'une pensée et d'un avenir. Flaubert, que cite Marsé, préconisait une semblable économie du souvenir : *« Tous les drapeaux ont été tellement baignés de sang et de merde qu'il est temps maintenant de les mettre au rebut. »*

(1) Traduit en français sous le titre *Adieu la vie, adieu l'amour* (Christian Bourgois Editeur, 1992).
(2) Un recueil de nouvelles de Juan Marsé, *Le Fantôme du cinéma Roxy,* a néanmoins paru chez Gallimard en 1990 dans une traduction de J.-C. Masson. Un roman, *La Fille à la culotte d'or,* a également été publié par Denoël en 1981.

science-fiction

par Jacques Baudou

Le trou dans la trame

LA VOIE OBSCURE
(The Darkest Road)
de Guy Gavriel Kay.
Traduit de l'anglais par Elisabeth Vonarburg.
Pygmalion-Gérard Watelet, collection « Héroic fantasy », 476 p., 79 F.

A de nombreuses reprises, dans le cours du récit, à propos du grand conte qu'il est en train de déployer sous nos yeux, Guy Gavriel Kay utilise la métaphore de la tapisserie. Il a donné à la déité suprême qui veille sur le destin des dieux et des peuples de Fionavar le nom de Tisserand et lui a assigné la mission de veiller sur le Métier où se tisse l'histoire de ce monde. Mais le Tisserand a très judicieusement mêlé à la trame de la Tapisserie un fil indompté, chaotique, qui est la part de hasard, la variable introduite dans le cycle sans cesse renouvelé des affrontements titanesques entre les forces des ténèbres et celles de la lumière.

Cette métaphore cosmogonique s'applique aussi au roman lui-même, dans lequel Guy Gavriel Kay a joué de façon fort remarquable le rôle du tisserand. On sait qu'il a travaillé avec Christopher Tolkien à la rédaction du *Silmarillion.* De cette fréquentation assidue de l'œuvre tolkienienne, il a retenu la confrontation manichéenne (ce qui ne veut pas dire simpliste) qui scelle périodiquement le sort de la planète, l'utilisation des mythologies celtes et nordiques et des créatures mythiques, la création d'un univers où cohabitent des peuples de nature et de culture très diverses : les Andains, les Daireï, les Nains, les Lios alfar, les Parakoï, le rôle essentiel d'objets symboliques. En cela, il est sans doute l'héritier le plus direct et le plus doué de Tolkien. Mais il apporte à son modèle quelques innovations de première importance : l'intervention de quelques humains de notre époque contemporaine, transportés par magie dans cet univers parallèle et qui vont jouer un rôle primordial dans la lutte contre Rakoth Maugrim, le dévastateur ; la résurrection de trois héros du cycle arthurien, qui trouveront, après la bataille de l'Andarien, un apaisement qui leur avait été refusé lors de leur vie terrestre ; une manière complexe de conduire le récit qui n'a rien de la linéarité du *Seigneur des anneaux.*

Il faut ajouter à cela une imagination chatoyante et baroque, la description de personnages à la psychologie plus fouillée, plus riche qu'il n'est d'usage, et surtout un sens du tragique qui atteint, dans la cruelle destinée de certains des protagonistes, à l'hyperbole de la tragédie antique. Avec ce troisième tome, *La Tapisserie de Fionavar* confirme son importance : Guy Gavriel Kay a signé là la trilogie la plus remarquable de la fantasy contemporaine – on ne voit guère que *Les Chroniques du vagabond* de Tom de Haven qui puissent lui disputer ce titre...

EVERVILLE, de Clive Barker

Clive Barker utilise dans ce roman, qui fait suite à *Secret Show*, une nouvelle métaphore, celle de l'arbre : *« Les vies sont les feuilles de l'arbre à histoires. »* Si l'on prend l'expression au pied de la lettre, son travail d'écrivain s'apparente à l'art topiaire puisqu'il guide fermement tous les rameaux d'un récit proliférant vers un même point de convergence : Everville, au jour même de son festival annuel, pour ce qui s'annonce comme une apothéose ou une apocalypse. Dans ce bourg en apparence paisible, sans histoire (s'il l'on n'y regarde pas de près), *« les présences grouillent sous la surface des choses »* et une porte, dans la montagne proche, s'ouvre sur un monde parallèle : Quiddity, l'océan onirique. *Everville* est à la confluence de deux genres : le roman d'horreur et la *fantasy.* Clive Barker a su trouver un juste et subtil équilibre entre l'un et l'autre, entre monstres et merveilles, entre rescapés du *Secret Show* et aventuriers de l'entre-deux-mondes. Dans ce gros roman chantourné, picaresque, peuplé de personnages extravagants, il fait une singulière démonstration : *« L'univers est bien plus étrange que nous ne le pensions. »* Encore faut-il que l'imagination d'un auteur de sa trempe soit à l'œuvre... (Traduit de l'anglais par Jean-Daniel Brèque, Albin Michel, 648 p., 150 F.)

VURT, de Jeff Noon

Dans ce livre, qui a obtenu en 1994 le prix Arthur C. Clarke du meilleur roman de S-F en Angleterre, ce qui retient vraiment l'attention, ce n'est pas l'histoire qu'il raconte, cette histoire plutôt commune d'une bande de zonards de Manchester qui se sont surnommés eux-mêmes avec justesse les « Camés », de leurs quête incessante de drogues les plus diverses et de leurs démêlés avec la police représentée ici par une femme particulièrement pugnace. Ce n'est pas non plus son habillage science-fictif, d'ailleurs limité à quelques traits récurrents – les robots flics, les avatars biologiques –, si l'on excepte bien sûr cet étrange univers parallèle (virtuel ?) qu'est le Vurt. Ce n'est pas davantage la quête désespérée entreprise par le narrateur pour retrouver sa sœur Desdémone égarée dans le Vurt, qui n'est rien d'autre qu'une sorte de moderne descente d'Orphée aux Enfers. Non, ce qui fait vraiment le prix de cet ouvrage, c'est son style, un style déjanté, original, qui revendique hautement l'influence non-sensique de Lewis Carroll et qui transcende l'anedocte à chaque page. C'est son écriture d'un lyrisme discret mais soutenu. C'est le sens poétique dont fait preuve l'auteur jusque dans la dénomination de ses drogues. Il n'est certes pas innocent qu'il les désigne du terme générique de « Plumes » : pour le « trip » qu'il nous propose, il n'est besoin que des mots. (Traduit de l'anglais par Michèle Albaret, Flammarion, 420 p., 135 F.)

LES AIGLES D'ORIENT (WANG 2), de Pierre Bordage

A l'issue du premier volume du cycle, *Les Portes d'Occident*, dont on a écrit ici tout le bien qu'on en pensait, Wang, le jeune Chinois vedette des jeux uchroniques, se jurait d'abattre la muraille immatérielle qui séparait un Occident repu ayant perdu tout sens des valeurs humaines d'un reste du monde livré à la barbarie et à la misère. *Les Aigles d'Orient* raconte la façon dont il y parviendra. Il lui faudra pour cela descendre à nouveau dans la lice mortelle de nouveaux jeux uchroniques, affûter son instinct de survie, affronter quelques conspirations, et recevoir l'aide d'une poignée de déviants engagés dans une évolution bien différente de celle de l'exsangue et artificielle société occidentale. Dans ce second volume, la critique sociale se fait plus aigue encore. En effet, dans le chapitre intitulé « Histoires occidentales », Pierre Bordage retrace la suite des évolutions qui ont amené à cette partition drastique du monde étendant au globe tout entier le principe de l'apartheid, il décrit les plans du capitalisme occidental, qu'il surnomme de manière référentielle *« la Pieuvre »*, pour mettre la *« mainmise totale sur la population mondiale à la fin du XXe siècle »*, et son échec partiel, en raison de la manifestation des forces du chaos qui prennent naissance dans tout système rigide. Mais aussi sa rapide adaptation aux nouvelles donnes afin de mettre à nouveau le monde en coupe réglée. Pour aussi radicale que soit sa vision de l'histoire du futur, Pierre Bordage n'en oublie jamais qu'il ne s'agit que d'un *« décor »* et que l'essentiel est ailleurs : dans la course de Wang, électron libre et agent du chaos, à qui il est même échu de rendre – ô revanche – leur liberté aux Indiens d'Amérique du Nord ! (L'Atalante, 460 p., 102 F.)

VIENT DE PARAÎTRE
LES PARADIS PERDUS
LES MALAISES DE NOVEMBRE
Jacques DARCANGES
Editions de l'Orme
« De la grande Littérature, la vraie, celle qui s'inscrit dans la durée. Un livre magique. La vie même et le « sens » retrouvés ». Micromégas
« Darcanges atteint là au sommet de son art ». Pierre Lance L'ÈRE NOUVELLE
Edition de luxe - Tirage limité
Version intégrale.
98 F Editions de l'Orme
Distribution DISTIQUE - 28600 Luisant - Fax : 02.37.30.57.12

VIENT DE PARAÎTRE
l'Archipel
Lucie Aubrac
CETTE EXIGEANTE LIBERTÉ
Lucie Aubrac signera son livre vendredi 27 juin, de 18 heures à 19 h 30, librairie TSCHANN, 125, bd Montparnasse, Paris 6e

VOUS CHERCHEZ UN LIVRE ÉPUISÉ ?
Une seule adresse
LE TOUR DU MONDE
et son réseau de 250 correspondants
9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

Il fait si bon dans le jardin
GENEVIÈVE FOURCADE DE DIONNEY
« Un livre attachant, des évocations pleines d'humour, d'émerveillement et d'affection... »
Roman: ISBN 2-911732-08-1, 210 p, 88F
éditions EPIGRAMMA
4, rue de la Petite-Pierre 75011 Paris
Diffusion/distribution : INDIGO & Côté-femmes éditions
tél: 01 43 79 74 79 Fax 01 43 79 46 87

Dominique de Roux, l'homme de tous les exils

Ce fils de famille a créé la revue « L'Herne » en 1956 et édité Ezra Pound, Cioran, Mao et Trotski. La vie brève, arrêtée à quarante ans et des poussières, de celui qui fut aussi écrivain pamphlétaire et conseiller occulte navigant entre Lisbonne et l'Afrique, révèle une exigence d'anticonformisme radical

DOMINIQUE DE ROUX
sous la direction
de Jean-Luc Moreau.
L'Age d'homme,
coll. « Les dossiers H »,
522 p., 290 F.

LE LIVRE NÈGRE
de Dominique de Roux.
Editions du Rocher, 269 p., 129 F.

LETTRES À GEORGES LONDEIX, 1958-1975
de Dominique de Roux.
Editions du Rocher, 256 p., 139 F.

Il y a vingt ans, fin mars 1977, les journaux qui mentionnèrent le *« décès de l'éditeur Dominique de Roux »* parlaient également de la nomination de Raymond Barre comme premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing, en remplacement de Jacques Chirac, de *« l'heure de vérité pour Mobutu »* et de l'Oscar du meilleur film étranger à Jean-Jacques Annaud pour *La Victoire en chantant*... Né quarante et un ans plus tôt, en 1935, Dominique de Roux était le petit-fils du marquis Marie de Roux, avocat de l'Action française, et le fils d'un banquier. *« Jusqu'en 1967, j'ai subi la condition bureaucratique, ses menus détails, le côté salière, pendule, trombones »*, comme inspecteur d'une compagnie maritime, puis d'une agence de voyages Worms. En 1956, il créa, *ex nihilo,* la revue *L'Herne,* huit livraisons ronéotypées à trois cents exemplaires par un imprimeur payé avec les boucles d'oreilles de sa tante ; autour de lui alors, Georges Londeix, Jean Thibaudeau, Jean Ricardou et l'un de ses frères, Xavier de Roux.

A la terrasse d'un café, cherchant un *« titre qui puisse porter bonheur et revivre inlassablement malgré les coupes »*, ils font de l'Hydre de Lerne un seul terme : l'Herne... Son premier roman, aux accents giralduciens, *Mademoiselle Anicet,* paraît en 1960. L'année suivante, il fonde *Les Cahiers de l'Herne* : *Cadou* (1961), *Bernanos* (1962), puis, en 1964, *Borges* et *Céline I,* dont trois mille exemplaires partent en quelques semaines. Cette année est également celle de la rencontre décisive, à Venise, avec Ezra Pound, qu'il fera découvrir au public français par deux *Cahiers* (1965) : *« Vrai qu'il portait en lui, depuis son retour de prison, la mort en lui, bouche close, arrivé par la souffrance à la certitude qu'il s'était trompé sur tout. »*

Logiquement, Dominique de Roux greffe sur sa revue une maison d'édition, qui publiera, en une décennie, près de soixante-dix titres (signés Pound, Mao Zedong, Trotski, Gombrowicz, Cioran, Burroughs, Jouve, Michaux...). Les sorties du *Céline II* (1965) et de son pamphlet *La Mort de Louis-Ferdinand Céline* (1966) créent autour de son nom et de ses goûts intellectuels une suspicion polémique : *« Je suis et resterai en marge, dans cet état de rage qui, j'en suis sûr maintenant, me permettra d'écrire de plus en plus loin. »* Fin 1966, nommé conseiller littéraire aux Presses de la Cité, il fonde avec Christian Bourgois les éditions éponymes, codirige avec lui la collection de poche « 10/18 », tout en continuant *Les Cahiers de l'Herne* (consacrés à Michaux, Ungaretti, Gombrowicz, Char, Soljenitsyne, Mao Zedong, Jouve, de Gaulle...) et, donnant libre cours à sa verve pamphlétaire, *Contre Servan-Schreiber* (1970), *La France de Jean Yanne* (1974).

D. R.
Dominique de Roux (à gauche) avec Ezra Pound, Paris, 1965

« POULAILLER »

Devenu tardivement l'ami de Gombrowicz, isolé à Vence, il publie, outre des *Entretiens* avec lui (1968), un essai (1970), aujourd'hui réédité (Christian Bourgois, 128 p., 70 F). Aux côtés de Jean-Pierre Faye et Jean Edern-Hallier, on le voit, en mai 1968, « caracoler » non sans prophétiser quelque lendemain glauque. *Maison jaune* (1969) marque le dernier regard en arrière sur « [ses] *enfances qu'*[il aurait] *vécues en rêvant, aventurier de chambres vides* ». Cependant, il tient une sorte de journal sans date, une succession de notes virulentes, vives, imprudentes, qu'il donne à Bourgois : *Immédiatement* (1971). Roland Barthes demande l'arrachage de la page 187, qui rapporte une conversation entre Genet et Lapassade évoquant *« le Barthes des bordels à garçons et le Barthes talmudiste »*, et Sven Nielsen, président du groupe des Presses de la Cité, celui de la page 177, où son ami Maurice Genevoix est lapidairement traité d'*« écrivain pour mulots »* ! Mais personne ne demande la suppression de la page 112 *(« Aragon, petite main qui finit rétameur d'argenterie bourgeoise »).* N'étant pas du genre à accepter la censure, il quitte avec fracas les Presses de la Cité et *« le poulailler de la littérature »*.

Reconverti dans des émissions sur les écrivains et des reportages sur la guerre en Guinée portugaise, en Angola, au Mozambique, où il se rend parfois en compagnie de l'acteur Maurice Ronet, il multiplie les départs : *« J'ai senti à un moment donné que je devais en finir avec la littérature, l'édition française, et je dirais Paris, sous peine de me perdre à mon tour en délibérations byzantines sur les problèmes du texte et du non-texte, en inflations de droite et de gauche. »* A l'automne 1973, il fonde *Exil*, revue qu'il compose depuis Genève, Lisbonne ou ailleurs, prévoyant peut-être son éviction des *Cahiers de l'Herne,* au terme d'une augmentation de capital qui lui fait perdre la majorité des parts. Mais il reformera ce qui s'appelle dorénavant « Les cahiers H » aux éditions L'Age d'homme.

Inlassable don Quichotte, de Roux enfourche alors d'autres causes : témoin à Lisbonne de la « révolution aux œillets » en avril 1974, il se mue en « conseiller politique » de Jonas Savimbi, chef de l'Unita – l'un des trois mouvements de libération de l'Angola : il aurait fait office de négociateur occulte entre le Quai d'Orsay et ces nouveaux militaires africains, formés par le « Che », mais antimarxistes... Pendant les années qui suivent, il est partout et nulle part – à Pretoria, Rio de Janeiro, Salisbury, Lusaka, Luanda, Londres, Lisbonne –, insaisissable et incontrôlable ; puis il rejoint en 1976 Savimbi dans le maquis, d'où il envoie des articles au *Monde* et au *Figaro.* En mars 1977 sort à Paris *Le Cinquième Empire,* chronique lusitanienne qu'il a entièrement vécue avant de l'écrire (repris par les Editions du Rocher, 325 p., 139 F) et qui fait le lien entre ses livres passés et son œuvre inachevée, *Le Livre nègre,* aujourd'hui publié. Au moment où il s'apprête à repartir pour l'Angola, une crise cardiaque le terrasse.

« Au-delà de l'œuvre à jamais fixée, note Raymond Abellio, qui influença grandement Dominique de Roux dès leur rencontre, en 1962, *au-delà de l'action, et des polémiques et des pensées, toujours insuffisantes, qui les soutiennent, au-delà même des passions toujours renaissantes, la mort de ceux qui partent trop tôt ne fait qu'obscurcir pour nous la part énigmatique de leur vie. »* La *« part énigmatique »* peut désigner l'anticonformisme radical de Dominique de Roux, qui voulait juger des questions politiques en termes d'esthétique et de morale : *« Nous, rien, ni maurassiens, ni sartriens, ni communistes, et le mot de fasciste nous paraît un boniment. »* Il fut facile à ses détracteurs d'entraîner ce gaulliste atypique, oscillant entre Maurras et Mao, vers une provocation plus que droitière : *« A force d'être traité de fasciste,* déclarait-il dans *Immédiatement, j'ai envie de me présenter ainsi : moi, Dominique de Roux, déjà pendu à Nuremberg. »*

Quant à l'*« œuvre à jamais fixée »*, son allure désoriente, tant le style même transmet une pensée fiévreuse, instable, apparemment soumise au désordre créatif de l'urgence. Mais les très nombreux témoignages réunis pour le « dossier H » dessinent une arborescence de filiations. Au-delà de l'écrivain séduisant, de l'éditeur doué, probablement y avait-il en lui, dont la vie brève reste accompagnée d'une si durable rumeur, plusieurs personnages inachevés, agités, gombrowicziens : un aristocrate chevaleresque (Montherlant), un aventurier littéraire (Lawrence d'Arabie, Ernst von Salomon), un visionnaire prophétique (Bloy, Bernanos, Abellio), un pamphlétaire (Léon Daudet), un intellectuel engagé *in vivo* (Malraux), un esthète de la contradiction (Drieu) et un provocateur solitaire (Céline)... *« Nous avons beau veiller, tout est impossible à achever, minés que nous sommes par nos exigences de rupture. »*

Claire Paulhan

★ Un dossier établi et présenté par Pascal Sigoda sur Dominique de Roux et Louis-Ferdinand Céline paraît dans le collection « Exil (H) », Au Signe de la Licorne, 6, rue du Gymnase, 08010 Charleville-Mézières, 53 p., 100 F. D'autre part, Pierre et Franca Belfond présentent une exposition de documents sur Dominique de Roux à la Galerie (9, rue Guénégaud, 75006 Paris), du 19 juin au 5 juillet.

Zagdanski zigzague

Mémoires anticipés d'un jeune homme qui aurait peut-être dû rester plein d'avenir

MÉMOIRE
de Stéphane Zagdanski.
Julliard, 300 p., 139 F.

On ne s'ennuie jamais avec Stéphane Zagdanski. Trente-quatre ans, cinq livres, dont le premier roman le plus corrosif et le plus énergique de la rentrée 1996 (*Les Intérêts du temps*, Gallimard), Zagdanski a un réel talent et un vrai désir de littérature. Presque fanatique. Il sait pourquoi il écrit, il a connu la peur de ne pas être publié, les lettres de refus plus ou moins polies, sans jamais en être découragé. Il est ironique, rieur, provocant. Dans son essai, *De l'antisémitisme*, il plaidait, insolemment, pour *« la joie juive »* contre les stéréotypes du « juif souffrant ». Assuré d'avoir d'emblée contre lui les gagne-petits de la littérature, les rassis, les futurs aigris, les déjà déprimés, il sait prendre des risques. Généralement, cela lui réussit, mais, cette fois, il s'est laissé aller à en faire trop. Il se croit bien calé dans les starting-blocks de ses pères – à l'intérieur Philippe Sollers, à l'extérieur Philip Roth – et se dit certain d'avoir *« plus d'un tour dans son Œdipe »*, mais le chemin est encore long. Et il aurait pu s'épargner ces Mémoires anticipés, cette autobiographie trop précoce, cette autocélébration frénétique.

Bien sûr, dans *Mémoire*, on admire, une fois de plus, la vitalité de Zagdanski. Et son humour, lorsqu'il brosse quelques portraits d'apparatchiks du milieu médiatico-littéraire (mais ces charges réjouissantes sont réservées aux initiés, car Zagdanski n'a pas gardé les patronymes véritables de ses cibles). On est ému de sa délicatesse, lorsqu'il évoque sa merveilleuse grand-mère, son accent *« à défoncer au piolet »*, *« sa foi inébranlable, sa sèche sagacité sarcastique substantiellement yiddish qui coule aussi dans mes veines, comme sa joie d'or malgré tout »*. On aime sa pudeur, sa retenue, son refus de la déploration, lorsqu'il évoque sa famille décimée par la Shoah. Mais on s'agace de son *« assurance inébranlable »*, même si elle est avouée, et parfois feinte. *« Ton narcissisme mûrit, il devient plus souple, plus fin, donc plus fort »*, dit-il. Mais il devra mûrir encore, ledit narcissisme, pour qu'on cesse d'avoir envie de crier : « Stop. Too much ! » A l'entendre, le petit Zagdanski laisse loin derrière lui l'Alex Portnoy ou le Mickey Sabbath de Philip Roth, qui seraient des amateurs comparés à ce « pro » du sexe. De même, il se montre en libertin plus accompli que tous les narrateurs de Sollers réunis. Allons donc ! Un peu de calme, jeune homme. De patience. De travail, aussi. Et de résistance, surtout.

Résistance : le maître-mot d'un bon écrivain. Si Stéphane Zagdanski tient le coup – c'est-à-dire supporte la mauvaise foi, les injures, la malveillance – il deviendra probablement l'un des grands de sa génération, il courra sur les traces de ses « pères ». Il n'en a donc pas fini avec les tracas, les combats, le paternalisme – tentative constante pour le minorer et le faire rentrer dans le rang. *Mémoire* toutefois incite dangereusement à ce paternalisme. Même si l'on est porté à parier sur l'avenir de son auteur, on se sent vraiment enclin à lui lancer : « Fais ton œuvre d'abord, pour la mémoire, on verra plus tard. » Pourtant, à une époque où la haine de l'intelligence, du savoir, des élites, est une sorte de passeport pour briller dans les médias, un homme qui célèbre les individus d'exception et déclare ne vouloir fréquenter que des génies doit être encouragé, et pardonné pour ses excès, son zeste d'infantilisme, sa mégalomanie souriante. Même irritante, la prose de Zagdanski, c'est une bouffée d'air.

Josyane Savigneau

Le Soleil en Ethiopie

Un envoyé de Louis XIV part pour l'Abyssinie : un excellent roman historique

L'ABYSSIN
de Jean-Christophe Rufin.
Gallimard, 580 p., 135 F.

Ce roman a toutes les apparences, la solidité et les atouts d'un roman « historique ». Il part, d'ailleurs, d'une donnée authentique : la volonté de Louis XIV d'entrer en relation avec le négus d'Abyssinie, dans l'intention de ramener vers l'Eglise cette terre inconnue, presque convertie, où *« la foi, mal irriguée, a poussé dans la mauvaise direction »*.

Le roman est le récit de l'ambassade conduite par Jean-Baptiste Poncet, un jeune médecin des pachas du Caire. Tout est passionnant, mené tambour battant : le départ de la caravane formée par Poncet, Hadji Ali, un marchand musulman, et le Père de Brévédent, un jésuite mélancolique, déguisé en valet ; la succession des miracles et des désastres dans leur traversée du désert du Sinaï et du royaume de Senaar ; leur arrivée en Ethiopie ; la rencontre avec le Roi des Rois.

UNE OREILLE D'ÉLÉPHANT

Il y aura bien des péripéties au cours de l'ambassade de retour, jusqu'à ce que Jean-Baptiste Poncet parvienne dans le salon de Louis XIV et lui offre une oreille d'éléphant qui a eu le temps de se décomposer à l'intérieur d'un coffre. Pour avoir osé défier les jésuites et leur stratégie de conquête religieuse et politique, il ne sera plus bientôt qu'un cavalier pourchassé sous le ciel de glace noir des campagnes de France. Il y a l'amour aussi, bien sûr.

Toutes les composantes d'un bon roman historique sont là et suffiraient à notre plaisir. D'où vient alors ce charme supplémentaire qui émane de *L'Abyssin* et lui permet de s'élever au-dessus des règles du genre ? Du style. De sa fraîcheur, de sa clarté stimulante, de la rigueur modeste avec laquelle l'auteur refuse tout spectaculaire facile.

Jean-Noël Pancrazi

Ce mois-ci dans
Les Cahiers Rouges

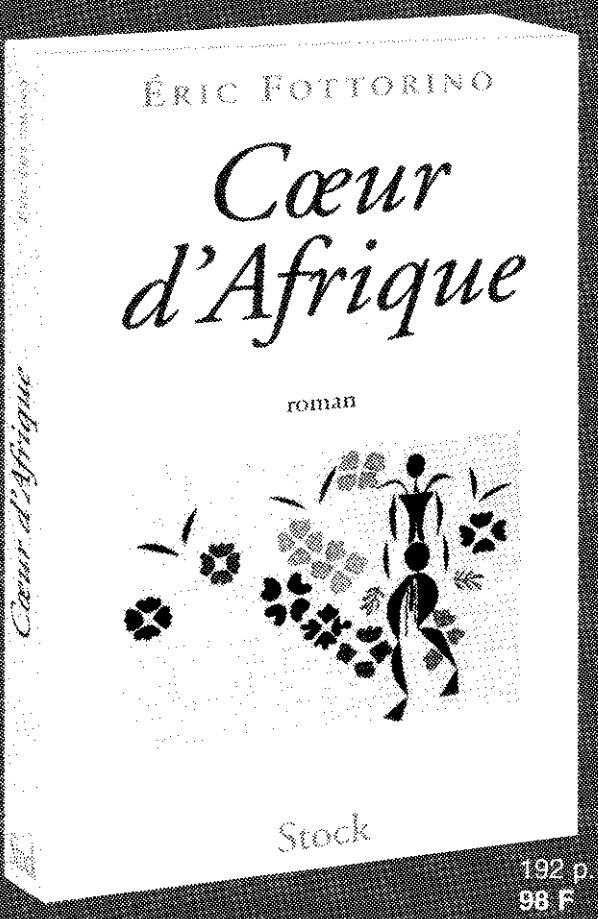
PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

Genèse d'une pensée
1914 - 1919
Un document capital où l'on peut saisir à sa source le grand courant spirituel qui a animé le Père Teilhard de Chardin.
406 pages - 68F

Lettres de voyage
1923 - 1955
L'intérêt majeur de cette correspondance est de nous montrer le Père Teilhard de Chardin préoccupé de tous les problèmes qui touchent à sa vaste enquête sur l'homme.
374 pages - 65F

Grasset

FOTTORINO



192 p.
98 F

Ce roman, superbement conté, vaut bien que l'on s'interroge sur le pouvoir des images et des mots.
André Brincourt, *Le Figaro*

Sensible, efficace, *Cœur d'Afrique* séduit.
Thierry Gandillot, *L'Express*

Le livre grave et juste d'Eric Fottorino nous oblige à affronter une réalité qui ne laisse aucune chance aux accommodements du folklore.
Hugo Marsan, *Le Monde*

Stock

Habitants du silence

Michel Rouan tisse la trame d'histoires englouties dans la Roumanie des Ceausescu

LE TRAIN DE BUCAREST
de Michel Rouan.
Mercure de France, 168 p., 89 F.

Au titre de ce roman, on pourrait rêver l'attrait de l'étranger, une narration au gré d'un regard mobile, tantôt curieux, tantôt absent, libre de la fugace irresponsabilité des voyageurs. Il n'en est rien. Ce train nous emmène certes en Roumanie, mais il nous dépose à Iasi, ville proche de la frontière avec la République soviétique de Moldavie. Et il nous laisse là avec pour seule perspective de découvrir celle de quelqu'un qui ne part pas et qui, précisément, n'ira pas à Bucarest. Chose banale que de ne pas aller à Bucarest. Ce qui l'est moins est la manière dont Tereza, l'héroïne de ce récit, fait de ce non-voyage une manifestation. Chaque jour à la même heure, selon un trajet fixe, en sortant de l'usine de lingerie où elle travaille, la jeune femme se rend à la gare et regarde partir le train pour Bucarest. Puis elle rentre chez elle. Interrogée, elle déclare qu'elle fait grève. Dénoncée à la sécurité, on la maltraite un peu et on la relâche : *« Il lui serait permis d'être une folle hors asile. »*

Or, folle, Tereza ne l'est pas. Elle apparaît, à l'inverse, comme résistant de toute sa lucidité, acharnée à rester sourde à l'emphase mensongère dont s'accompagne la glorieuse avancée du communisme scientifique, sous la direction de Nicolae Ceausescu, le Conducator, le Constructeur, le Créateur, le Titan... C'est sur le fond sonore de foules obligées de scander *« Ceausescu, héroïsme, Roumanie, communisme »* que Tereza, anciennement professeur de philosophie et spécialiste de Hegel, poursuit sa discrète trajectoire. Dans l'indistinction d'une conduite magique et d'une logique poussée jusqu'à l'absurde, elle se répète : *« Allons voir les trains, et les Ceausescu finiront par être fusillés. »* L'Histoire, on le sait, lui a donné raison ! On connaissait le dénouement. Il nous manquait un maillon dans la trame intelligible de la reconstitution. Michel Rouan nous le livre...

Et il est vrai que ce récit, centré sur un acte de pure solitude, nous aide à mieux comprendre. Ou, plutôt, il nous rapproche d'une horreur vécue, nous montre les rouages d'une machine à tuer. Car Tereza, avant d'être celle qui marche vers rien, a connu pendant trois ans l'intensité d'aimer. Avec Bogdan, *« ancien mystique, ancien mineur, étudiant en droit »*, survivant d'un séjour en hôpital psychiatrique, subtil habitant du silence. Bogdan au corps si blanc. Bogdan avec qui faire l'amour a, dans un contexte aussi répulsif, le précieux d'une phobie surmontée. Ensemble, ils essaient de se dérober au monde, mais celui-ci les rejoint et les sépare.

Le Train de Bucarest, récit en forme de fable, n'est pas une fresque historique. Il ne tente pas de nous placer en contemporains de l'événement. Il ne mime pas l'imprévisible, sa richesse. Tissé de très peu, presque diaphane, il se déroule résolument dans le passé. Il souscrit sans échappatoire à la funèbre tristesse de l'imparfait. Il y a des romans, note Proust, où *« l'intention de faire de la peine est si visible chez l'auteur qu'on se raidit un peu plus ». Le Train de Bucarest* fait de la peine et il raconte l'histoire de gens à qui le régime communiste, en toute injustice, a fait de la peine. Une terrible peine. Mais l'on ne se raidit pas. Au contraire. Peut-être parce que Michel Rouan, hors tout effet de pathétique, grâce à la justesse d'un ton à la fois distant et qui vise à l'essentiel, réussit à nous faire sentir, dans la trame d'existences déjà englouties par la mort, le sursaut d'une résurrection, son miracle.

Chantal Thomas

Béatrix, Marceline et les morpions

Une vieille, sèche comme sa trique à vache, un jeune homme roux, une esquisse de rencontre. Le génie d'un écrivain qui s'obstine à arracher quelques copeaux de vie à la matière brute de l'existence

PLUS LOIN MAIS OÙ
de Béatrix Beck.
Grasset, 154 p., 89 F.

GÉRARD RONDEAU POUR « LE MONDE »

Saluant, chez Béatrix Beck, un *« maniement du langage qui n'est qu'à elle »*, l'une de ses « admiratrices », Nathalie Sarraute, ajoute : *« Une espèce de bonté et de compréhension profondes des êtres se dégage de tous ces jeux qui ont l'air parfois simplement d'un plaisir de jouer avec les mots. Personne ne sait faire ce qu'elle fait, se servir comme elle se sert des lieux communs, personne ne sait. (...) Cette liberté que revendiquait le Nouveau Roman, dieu sait qu'elle l'applique et avec quelle grâce, quelle désinvolture. Chez elle, ce ne sont pas les personnages que je vois. C'est l'écriture même, comme dans un poème »* (1).

Poésie, jongleries verbales, divertissements syntaxiques ou télescopages phonétiques, images, humour, dialogues claquant du tac au tac, art de sertir les perles du parler populaire... : on a tout dit des jubilations langagières de cette petite dame de quatre-vingt-trois ans qui, décidément, a les mots dans la peau. D'ailleurs, à peine esquisse-t-on le moindre début de « théorie » sur son œuvre qu'on l'entend déjà ricaner, Béatrix Beck, aux fins fonds de son pays de Bray : *« Prêchi-prêcha, moi je n'aime pas les sermons blablabla... » (Cou coupé court toujours).* Ou ici : *« Attention, verbalisme. Ne pas se laisser aller à la littérature. »*

Pourtant, rien n'y fait. Depuis *Léon Morin prêtre* (prix Goncourt en 1952), celle qui fut la dernière secrétaire littéraire d'André Gide nous piège quasiment à chaque nouveau livre. Parce que sa voix est inimitable. Que ses images vous pincent les neurones. Exemple, ce doux portrait de la mère à l'enfant : *« Maman était une belle femme d'embonpoint avec des chaussures du chef-lieu. (...) Elle vendait aux uns ce qu'elle chapardait aux autres. (...) Elle se rengorgeait d'être jamais allée en taule : « Celui qui me pincera est pas encore né. » Moi, je prends aux autres que juste ce qui faut. Elle me disait laideron morpion, moi j'y pensais crève don. Belle bougresse mais le cœur macache. Elle avait des nichons maouss mais pas une goutte pour son lardon. »*

Le lardon, c'est Marceline, alias « la Lanturlu », dont on fait connaissance au début du roman. (C'était moins une : *« Papa valait pas la corde pour pendre maman. Elle a voulu s'avorter de mézigue avec la mauvaise herbe. Raté... »*) De morpion, elle est devenue vieille femme, bourrue, renfrognée, chapardeuse un brin, édentée à faire peur, chassant volontiers le ver à la gnôle, *« maligne comme une fièvre »* mais pas mauvaise drôlesse. Une vieille, sèche comme sa trique à vache. Un portrait d'anthologie.

Un jour qu'elle va *« aux morts-bois »*, Marceline tombe sur un bel étudiant roux, Yann Rosengold. Le jeune homme et la vieille s'observent, se méfient (surtout elle), finissent par se parler – du quotidien, des autres, de la judéité (un thème qui traverse tout le livre en pointillé), du sel qu'il faut jeter dans le feu pour éloigner le mal... Ils en viennent même à boire ensemble (*« Boire avec la Lanturlu, c'est renoncer à son salut »*), avant que Marceline ne casse sa pipe, comme dirait Béatrix Beck, au beau milieu du roman (*« son corps tout entier ressembl(ait) à une racine »*).

Alors, on ne suit plus que la vie de Yann, précepteur chez une aristocrate, marié à une de ses étudiantes, professeur reconnu et père de famille comblé avant de se voir rattraper par son passé. L'image de Marceline n'est plus qu'une photo jaunissante dans l'album-souvenir de la mémoire ; et les histoires des deux personnages seraient apparemment sans lien si Béatrix Beck n'avait pris soin de semer, comme des cailloux blancs, quelques repères renvoyant à ce qui émaillait naguère leurs échanges : la mort, le racisme ordinaire, l'antisémitisme...

Car la mère Lanturlu, la vieille femme indigne du village, a beau être elle-même une marginale, elle incarne à merveille la paysanne jamais sortie de son trou, campant sur ses craintes, ses préjugés, ses superstitions. A moins que tout cela ne soit que feinte : *« Les êtres les plus primitifs sont les plus compliqués »*, glisse incidemment Béatrix Beck avec son goût de l'aphorisme.

N'est-ce pas là cette compréhension profonde des êtres dont parle Nathalie Sarraute ? C'est en tout cas une empathie que l'on retrouve dans la description, puissamment sobre et juste, d'une jalousie enfantine ou encore dans les derniers moments, à peine évoqués mais singulièrement émouvants, de la femme de Yann. Au fond, les romans de Béatrix Beck ne racontent pas d'« histoire ». Ils ne sont que des parcelles de *« vulgaires vies »* – c'est le titre d'un de ses livres – arrachées, comme des copeaux, à la matière brute de l'existence. Construits *« de bribes et de broc »*, selon la formule de Michel Voiturier, ils font entendre la parole des « sans-voix », le cœur vivant d'un monde mis à nu.

Florence Noiville

(1) *Nord,* revue de critique et de création littéraires du Nord - Pas-de-Calais, nº 28, décembre 1996. (Diffusion SLN, 73, rue Caumartin, 59000 Lille.)

Francis Marmande, la « punition » du bassiste

Musicien, écrivain, universitaire, journaliste, dessinateur, aficionado, vélivole. Dandy. Un roman, et des portraits jazz et tango

LA HOUSSE PARTIE
de Francis Marmande.
Ed. Fourbis, 168 p., 98 F.

LA CHAMBRE D'AMOUR
de Francis Marmande.
Photographies de Guy Le Querrec.
Ed. du Scorff
(6, rue Charles-Renaud,
Le Bas-Pont-Scorff,
56620 Cléguer), 142 p., 150 F.

Il y a des titres qu'on n'arrive pas à se sortir de la tête. Exactement comme les premières notes d'un air absurde qu'on ne peut s'empêcher de fredonner, *Etoile des neiges* ou *La Colline aux oiseaux,* ou encore, pour rester dans le ton, *Fandango du Pays basque*, qu'à coup sûr Marmande a dû chanter plus souvent qu'à son tour.

La Housse partie est de ceux-là, pour des raisons bizarres dont néanmoins devrait pouvoir rendre compte le lecteur moyennement sémioticien d'un auteur qui, sous ses airs un peu voyous, l'est, lui, supérieurement.

Passons sur la relative rareté du mot « housse » lui-même, qu'on ne s'attend guère à trouver en tête d'énoncé. Passons encore sur l'utilisation, pas banale, d'un participe passé dérivé d'un verbe intransitif et dont on ne sait pas s'il est actif ou passif. Avant d'avoir le fin mot de l'histoire et d'apprendre, chose finalement rassurante, que la housse en question n'en est pas une et que « partie » n'est pas le contraire de « revenue », le lecteur aura eu le temps de laisser flotter son imagination (*Housse partie ? House party ?*) et surtout de laisser travailler en lui la curieuse association de sons que propose le titre. Association inédite en français, où la diphtongue A-OU ne se rencontre à peu près jamais, sauf dans l'improbable « maousse » qui signifie « énorme » et n'est plus guère usité. Mais qui, comme par hasard, débarque à la page 149 du texte sous la forme prétendument kabyle *maousi* pour désigner une éléphante de trois tonnes qui occupe une place importante, c'est bien le moins, dans la vie sentimentale de l'auteur.

A-OU-I, la même triade vocalique se répète donc obstinément, et elle est trop singulière pour n'être pas porteuse de ce qu'il n'y a pas si longtemps on appelait un *effet de sens* – le genre d'effets que le même Marmande traquait naguère avec beaucoup de pertinence, me semble-t-il, dans *Le Bleu du ciel* de Bataille ou *Les Confessions* de Rousseau, textes où la voyelle « i » est, comme on sait, indiscutablement associée au rire, à l'aveu intime et au trouble sexuel.

Si l'on veut bien se rappeler que tous les traités de psychophonétique classent les sons A et OU parmi les voyelles masculines et le son I parmi les féminines, le lecteur moyennement sémioticien est bien obligé de voir dans le titre ce que la nature musicale du propos l'autorise à appeler une *clé*. Voici un livre qui, sous couvert d'une histoire de contrebasse volée, dans la veine un peu rhapsodique des *« regrets sur ma vieille robe de chambre »*, ne cesse en réalité de parler de fusion et de filiation. La contrebasse ? *« Elle a le corps de maman et la voix de papa »*, selon la formule que Marmande a rendue célèbre, et qui renouvelle celle de Hesse sur *« l'art, union du monde paternel et du monde maternel »*.

Une histoire de famille, donc. Ou plus exactement de familles : celles qu'on s'invente, qu'on se choisit, qu'on ne cesse de constituer autour de soi, à Bayonne, à Paris, à New York, autour des rituels de passage et d'admission que sont les répétitions, les concerts et les « bœufs ». *« On ne se fait musicien que pour rencontrer d'autres musiciens »*, écrit Marmande, et encore : *« J'aurai plus aimé les musiciens que la musique. »* Et en effet, leurs noms emplissent son texte, c'est un réseau sensible, une généalogie imaginaire. S'il ne se retenait pas, il en recopierait de pleines pages, comme il commence de le faire page 91 : *« Bob Cranshaw, Chuck Israels, Arvell Shaw, Sam Jones, Herb Bushler, Alex Blake, Billy Mills, Jerome Hunter, Wayne Dockery, Ronny Boykins, Buster Williams, Ron Miller... »* Et encore ne s'agit-il que des seuls bassistes.

On pense parfois au Jules Verne de *20 000 lieues sous les mers*, avec ses chapitres entiers faits de noms de poissons exotiques. On pourrait aussi bien penser à Georges Perec, autre virtuose de l'énumération (et amateur de jazz qui plus est), et il y a en effet du *« Je me souviens »* dans l'entreprise de Marmande. Mais chez Perec, l'histoire d'une génération l'emporte sur l'histoire du moi, qui en vérité est absent, ou plutôt en creux. Alors que chez Marmande, c'est l'inverse qui est vrai : s'il y a bien dans son livre l'ombre portée d'une génération, pour qui le choix *d'aimer* le free jazz était un choix politique du même ordre que celui de lire Frantz Fanon ou de militer pour l'indépendance de l'Algérie, en réalité ce qui l'emporte chez lui c'est plutôt l'interrogation sur le sens de sa propre existence, une sorte de *« comment en suis-je arrivé là ? »* où se mêlent l'étonnement et l'ironie, la nostalgie et la dérision, la satisfaction et le doute. Des souvenirs d'égotisme, mais racontés par un humoriste, qui n'est jamais meilleur que lorsqu'il se met lui-même en scène avec le savant dosage de rhétorique que connaissent les auditeurs de ses conférences, qui sont en réalité, show-biz oblige, des one-man-show.

Avec ou sans contrebasse. Il fut un temps où Marmande se produisait avec sa Pöllmann et s'exposait bravement à ce qu'il appelle *« la punition des bassistes »* qui est d'être félicités pour leur façon de faire doum-doum-doum avec des poses expressives. Il me semble que ce temps est passé, mais retenons-en tout de même le mot « punition », qui appartient au vocabulaire de la tauromachie, laquelle est, comme on sait, son autre passion (pourquoi *l'autre* ? Il n'y en aurait que deux ?). Celui qui s'expose à la punition (le *castigo* espagnol) sait bien qu'il doit payer pour quelque chose : le taureau pour sa bravoure, le musicien pour son art, les deux pour les moments de grâce tragique dont ils sont les intercesseurs (*« Chaque concert heureux fait toucher du doigt le malheur d'être homme »*). Marmande en a toujours pris son parti, il l'a pris très tôt, lorsqu'il a fait le choix adolescent du dandysme qui le pousse à se regarder au miroir du duo de basses de Charlie Hadden et Scott La Faro, le *« Rimbaud aux doigts de vent »*. Il sait qu'il se met en danger, il a toujours aimé ça, jusqu'à piloter des avions et sauter en parachute. C'est ce qui le sauve. De quoi ? De devenir un *assis*, un *magistrat*, un *général*, que sais-je ? La liste est dans Rimbaud, justement, qui lui aussi voulait se faire *nègre*.

Naturellement, la suite ne ressemblera pas à *Une saison en enfer*, tant s'en faut. Le prix de la révolte se soldera autrement, Rimbaud n'était pas un dandy, Marmande en est un. Musicien, écrivain, universitaire, journaliste, dessinateur, aficionado, vélivole, il tient tous les pupitres de l'orchestre. Et quand dans *La Chambre d'amour*, suite de textes écrits pour *Le Monde* à l'occasion de la mort de grandes figures du jazz (mais aussi du flamenco et du tango), il fait le portrait de Paul Gonsalves qu'il décrit comme un *« Pinocchio parachutiste, retenu par des fils invisibles à l'immense toile d'un surmoi bariolé »*, on ne peut s'empêcher de penser que, Pinocchio mis à part, c'est le plus ressemblant des autoportraits qu'il esquisse, à la manière de son cher Vasquez de Sola.

Sylvain Roumette

Ada, enfin domptée

La rocambolesque histoire de la traduction du roman de Nabokov, par Erik Orsenna

DEUX ÉTÉS
d'Erik Orsenna.
Fayard, 204 p., 98 F.

Retiré dans un paquebot immobile arrimé à Montreux, Vladimir Nabokov attendait chaque automne un Nobel qui se refusait, avec une obstination déroutante, inattendue comme un vol de lépidoptère. Juste retour de malice puisque la prose de l'écrivain, *« ami tellement proche des papillons qu'il en avait emprunté les grâces imprévisibles »*, ne se laisse guère apprivoiser non plus. L'œuvre, qui se joue des barrières ordinaires – entreprise en langue russe, elle s'est poursuivie brièvement en français pour s'imposer en anglais – a pourtant plus que d'autres besoin de « passeurs ». Et si l'ermite de Montreux, armé de son Littré, disqualifiait avec une terrifiante constance les malheureux traducteurs, les éditeurs n'entendaient pas manquer la manne d'un nouveau chef-d'œuvre.

Lorsque Arthème Fayard commande à Gilles C. – un élégant aux allures de faune, qui jouait à son ami Cocteau le Couperin des *« baricades misterieuses »* avant d'exiler son chagrin dans l'île bretonne de B. – une version française d'*Ada or Ardor,* c'est tout le petit monde îlien, autochtones et estivants fidèles, qui se met en devoir d'assister le malheureux traducteur. L'angliciste émérite fait figure de poète dans ce monde de corsaires qui se jettent à l'abordage des bateaux-livres, les arraisonnent et les déroutent, prises de guerre désarmées au mouillage sur d'autres rivages. Gilles est un corsaire atypique, un sage praticien qui n'autopsiait que le *« peuple infiniment patient des défunts »*, ce qui le préserve de l'irascibilité des auteurs vivants. Aussi l'inaccessible et si volage Ada peut-elle sans effort se dérober, fuyante et narquoise, jusqu'à ce que la petite colonie estivale, emmenée par une botaniste musicienne parente de Saint-Exupéry, ne se charge de tenir la gageure, avec une réjouissante incompétence doublée d'une inventivité inouïe.

Enfants, étudiants bouclant leur thèse, adolescents en proie aux premiers tourments du corps et du cœur, jusqu'à l'ensemble du monde francophone, sollicité grâce à un artiste des ondes, qui fait des ricochets sur la couche ionosphérique : tous sont mobilisés pour accomplir le grand œuvre au dam du recteur de l'île, qui tonne contre l'auteur de l'immorale *Lolita*, et de la mer, délaissée par ces vacanciers insupportables. Recouvrant, avec l'estran, *« les gestes, les mots et les lieux »* de l'étreinte sur cette *« île aux mots d'amour réprimés »* – la promiscuité y étouffe les aveux –, l'immensité marine tentera de se venger le jour fatidique de la remise de l'impossible manuscrit. Enfin domestiquée, Ada l'indomptable s'évanouit, battue par la fureur des éléments. *« La dame dans les feuilles, là, elle va revenir ? »*, s'inquiètent les enfants pendant qu'on sèche chaque feuillet de la traduction si péniblement composée. Malgré les aménités de Nabokov, les lecteurs connaissent la réponse.

Roman de plein vent, d'embruns salés et de senteurs océanes, *Deux étés* serait le témoignage, longtemps retenu, de l'initiation romanesque d'Erik Orsenna. Peut-être... Mais l'essentiel du charme envoûtant de cette improbable aventure de mots rançonnés et de butin précieux, piraterie joyeuse d'une élégante discrétion, tient à la phrase d'Orsenna, vive, colorée, malicieuse et pleine de fantaisie, clin d'œil à ces robinsonnades qui peuplaient les vacances des adolescents autrefois. Loin des nostalgies convenues, voilà une revigorante invitation au voyage qui ne prétend qu'aux enchantements simples. Pari tenu.

Ph.-J. C.

Petit arpentage de la poésie contemporaine

Qu'elle soit acceptée ou déniée, déployée ou conduite à son épuisement, la « matière-émotion » définie par René Char est à l'origine de l'expérience poétique

Si l'on tentait de dessiner la carte géographique de la poésie française actuelle telle qu'elle s'écrit et se publie – c'est-à-dire telle qu'elle résulte du choix ordinaire des éditeurs –, on obtiendrait une étrange et baroque figure. Et pour retrouver le Nord, par exemple, ou l'Est, il faudrait bien se creuser la tête en retournant plusieurs fois la feuille, sans que rien n'assure de la fixité des points cardinaux.

Faite au pas de course du journalisme, cette incursion dans le présent immédiat de la poésie ne prétend pas en établir une topographie exhaustive et raisonnée. Comment le pourrait-on d'ailleurs sans recul temporel ni décantation, sans cette sélection naturelle – si légitime et nécessaire en littérature – qui, hors toute politesse ou considération obligée, ne maintient que ce qui doit l'être ?

« La matière-émotion » : citant un bel aphorisme de René Char, Michel Collot, dans un essai qu'il vient de faire paraître (1), définit, par ces deux mots attachés, un possible point de départ, ou de vue, à partir duquel envisager le paysage. A l'origine de toute expression poétique, il y aurait une expérience émotive investissant *« une matière qui est à la fois celle du corps, celle du monde et celle des mots »,* souligne l'essayiste. Par cet investissement, le poème parle, interroge en direction de ce qu'il ignore. Quel « progrès » a-t-on enregistré depuis Claudel qui écrivait, en 1925 : *« Le vers nouveau* (...) *n'est pas seulement le résultat de l'élaboration poétique, il en est l'organe vivant, le battement régulier de la pompe qui puise dans l'inconnu le sentiment et l'idée »* ?

Soit donc deux poètes, sensiblement de la même génération, publiant chez le même éditeur, que l'on peut placer, pour la commodité du repérage, aux antipodes de la « géographie » initiale : Claude Royet-Journoud (2) et Jean-Pierre Lemaire (3). Le premier, écrivain rare, à l'écart de toute facilité grossière, est considéré à juste titre comme l'un des meilleurs représentants de la modernité poétique. Modernité qui se définirait – pour le dire un peu vite – par l'attention très grande, souvent exclusive, prêtée à la « matière première » verbale. *« Un sujet meut son verbe, qui ne va pas plus loin que son complément »,* disait un jour Royet-Journoud à Jacques Darras (*Arpentage de la poésie contemporaine,* éd. Les Trois Cailloux, 1987).

Si *« les objets contiennent l'infini »,* comme l'affirmait le poète dès le titre de son livre le plus marquant (Gallimard, 1983 et 1990), le poème devra briser toute perspective, réduire l'horizon, opposer le tranchant des mots et des blancs aux vagues sans forme du sentiment, se faire *« méthode descriptive ». « En arrière de l'image / il n'y a plus aucun recours / l'inertie des choses épuise l'émotion »,* note Royet-Journoud. Mais, comme chez Emmanuel Hocquard ou Anne-Marie Albiach, la récusation du lyrisme s'accompagne souvent de son retour par une porte plus ou moins dérobée et, de son *« épuisement »* même, l'émotion surgit. Sur l'arête la plus vive du poème.

Chez Jean-Pierre Lemaire, qui se range dans la respectable tradition de la poésie d'inspiration catholique – ce qui l'expose assez banalement aux moqueries, voire pire –, la place de la *« matière-émotion »* n'est pas déniée. Elle est au contraire acceptée, éminente, revendiquée. L'*« odeur du mimosa »,* les *« bourgeons de l'érable »,* le martyre des moines de Tibéhirine ou tel grain du rosaire ne sont pas des motifs poétiques indignes ou négligeables. Le verbe ici, s'il ne constitue pas l'objet même du poème, est une grâce. Dans le meilleur des cas, car le danger est évidemment grand de tomber dans le « pire » de l'expression poétique : naïveté, mièvrerie sulpicienne, sucrerie écœurante pour l'esprit... Mais qu'il raconte ou décrive, évoque ou célèbre, Lemaire, par la vertu du simple, ne tombe pas dans ces travers. Plus proche du prosaïsme chargé de mystère d'un Jean Grosjean que de quelque exaltation mystique, ses poèmes sont des espaces de générosité et de méditation.

Royet-Journoud et Lemaire ne sont certes pas des chefs de file ou d'école. Simplement, ils peuvent être perçus, chacun, comme les représentants de territoires poétiques bien distincts, dominés, du moins extérieurement, par quelques constantes repérables. Au premier paysage, un peu glacé et désertique, on peut rattacher la poésie crispée d'Antoine Emaz (4) ou encore l'air vif qu'au rythme des saisons donne à respirer Pierre Chappuis (5), proche de Du Bouchet ou, en peinture, de Tal-Coat.

Mais il est curieux de constater que l'inspiration narrative de Jean-Pierre Lemaire, son désir de distribuer des fragments d'existence ou de réalité dans des récitatifs, d'accorder foi au langage, sont partagés par un grand nombre de poètes. Avec, il est vrai, de radicales divergences quant aux buts poursuivis...

Pour Jean-Claude Pinson (6) par exemple, philosophe et auteur d'un essai sur la poésie contemporaine (*Habiter en poète,* Champ Vallon, 1995), la poésie se fait contrepoint ironique à la philosophie, telle qu'on l'enseigne et l'étudie. Elle oppose sa liberté en acte, son bruissement et son désordre, à l'ordre – trop figé ? – du discours spéculatif. Dont elle rejoint néanmoins, par le chemin des écoliers, les thèmes et objets. Le résultat, même si l'on peine à comprendre tous ses motifs et attendus, est parfois réjouissant.

De la philosophie et de la morale, de la narration et de la matière émotionnelle, Michel Houellebecq (7) fait lui aussi un usage bien particulier. Sous le titre *Rester vivant,* la première partie de son livre se présente comme une suite de discours-manifestes empreints d'un dolorisme qui peut tenir d'une piété personnelle exacerbée, d'une métaphysique un peu malade et d'une névrose littéraire vaillamment assumée. Sous le titre en forme d'antiphrase *La Poursuite du bonheur,* il met en pratique sa « théorie » exsangue. Cela aboutit à des *« effusions sensibles »* du meilleur effet.

Jean-Jacques Viton (8) a choisi une autre voie, matérialiste, pongienne, pour « épuiser », en le racontant à sa manière, un motif parfaitement contingent et aléatoire, scrupuleusement non émotionnel : l'assiette. Alors, se saisissant poétiquement de cet objet, comme Ponge d'une figue ou d'un savon, Viton en fait, si on peut oser le dire, tout un plat. De même, dans *Les Poètes,* il met en scène une « lecture poétique » imaginaire, telle qu'il s'en pratique couramment, avec ses rituels, ses coutumes. Il n'y a pas de petits sujets, dit-on...

Patrick Kéchichian

(1) *La Matière-émotion* (PUF, 334 p., 128 F).
(2) *Les Natures invisibles* (Gallimard, 98 p., 96 F).
(3) *L'Annonciade* (Gallimard, 110 p., 96 F).
(4) *Sable* (éd. Tarabuste, 84 p., 90 F) et *Fonds d'œil* (éd. Théodore Balmoral, 52 p., 65 F).
(5) *Pleines marges* (José Corti, 86 p., 90 F).
(6) *Abrégé de philosophie morale,* suivi de *Mécanique lyrique avec nus et paysages* (Champ Vallon, 126 p., 78 F).
(7) *Rester vivant,* suivi de *La Poursuite du bonheur* (Flammarion, 144 p., 75 F).
(8) *L'Assiette* (POL, 112 p., 140 F) et *Les Poètes (Vestiaires)* (Fourbis, 136 p., 98 F).

Un éclat inexorable

Retenu, poignant, un recueil dans lequel Bernard Chambaz affronte l'irrémédiable

ENTRE-TEMPS
de Bernard Chambaz.
Flammarion, 206 p., 95 F.

Bernard Chambaz avait publié trois recueils de poèmes (1), composé les belles proses voyageuses d'*Italique deux* (2) et un premier roman, *L'Arbre de vie* (3), lorsque survint la mort accidentelle de son fils, âgé de seize ans. Il écrivit le bouleversant récit *Martin cet été,* interrompant la rédaction de son second roman (4), et d'un recueil dont il venait de trouver le titre, *Entre-temps.*

Le temps désormais était muré, retenu en amont, *« sans plus d'intervalle ni aucun interstice ».* La relecture des épreuves d'*Italiques deux* devenait un déchirant rappel d'une félicité proche et révolue. *« Je retombais sur l'énigme. On est l'enfant de son enfant, comprenant plus clairement combien j'étais lié à mes trois fils, combien je leur devais. »* Ce sont des moments de partage radieux qu'évoquent, dans *Entre-temps,* les dix-sept poèmes antérieurs au désastre.

Un an plus tard, le poète augmente et clôt cet ensemble : d'abord par *Eléments du voyage.* D'autres lieux – d'Algésiras à la mer Rouge, de Troie à Tuba City – sont évoqués à l'imparfait, ou au présent de la mémoire.

Plus loin est affronté l'irrémédiable : *« le jour de trop »* où le temps a débordé, sans rémission. Depuis, c'est la même peine, *« inatténuée ».* Les mots ne consolent pas, ne comblent rien, mais combattent, sans merci, *« l'Ange fatal ». Enfin, « pauvre miracle d'après le deuil »,* s'est imposé un second recueil, qui prolonge l'ouvrage : *Le Monde indéfini du futur antérieur. Post-scriptum 2* affirme, dans une langue plus quotidienne, plus familière, le refus d'une débâcle impensable : *« Sans doute est-ce cela la vie/Ce jour bègue et bossu/ La vie roule à toute blinde au beau milieu de l'uni ».*

Suivent, impromptu, *Douze nouveaux poèmes d'amour :* ils tentent de conjurer la détresse, qui sépare au lieu d'unir. Des mots éblouis, mêlés, éperdus, font oublier, un instant, le décompte des jours. *« Aucune image sinon/L'inexorable éclat de notre consomption. »* Puis *Au jour le jour,* à la veille d'un envol vers l'Insulinde, enchaîne et relie les *« souvenirs futurs »* à ceux du passé, *« A Lisbonne A Prague A Delhi Udaïpur ».*

Enfin *L'Ensemble de Cantor* retrouve, dans les presque mille jours et mille nuits qui ont passé, mille instants qu'anime, pour toujours, une *« grâce vif-argent »* que l'écriture a su retenir.

Il faut lire ce recueil retenu et poignant.

Monique Petillon

(1) & *le plus grand poème par-dessus bord jeté* (Seghers, 1983). *Corpus* (Messidor, 1985). *Vers l'infini milieu des années quatre-vingt* (Seghers, 1989).
(2) Seghers, 1992.
(3) Editions François Bourin, Prix Goncourt du premier roman 1993.
(4) *L'Orgue de barbarie* (Le Seuil, 1995).

Sillages d'or

ADRESSE DE LA MULTIPLICATION DES NOMS
de Max de Carvalho.
Ed. Obsidiane, 68 p., 80 F.

C'est une entrée somptueuse et grave en poésie qu'offre Max de Carvalho avec ce premier recueil. Dès le titre, une évidence s'impose, celle d'un verbe puissant qui appelle et nomme, intronise dans l'ordre du poème. Invocation plus qu'évocation, célébration plus que confidence, la poésie de Max de Carvalho dessine une vaste généalogie, qui n'est qu'accessoirement celle de l'écrivain. Dans cet arbre aux ramures compliquées, les lieux et les personnes s'entremêlent, les vivants s'interpellent, les morts reçoivent dignité et existence. Ordonnateur, le poète n'est pas un démiurge ; il agence et compose, orchestre les voix et les timbres, pour en faire un objet de vive beauté, de jouissance.

« Enseigne-moi, maître des marionnettes, / février et la course des astres au-dessus des terrasses / accomplissant leurs révolutions, tombant à leur tour, / loin, hors de toute portée, / d'une voix qui ne ressemble en rien à la nôtre, / mais dont le timbre paraît emprunté au métal de la gorge. »

Il y a dans les longs vers de Max de Carvalho, derrière les ors et ornements d'un verbe précieusement ciselé – où s'entendent les échos de Larbaud et de Fargue, de Césaire, de Segalen, et plus secrètement du merveilleux Henry Levet – une fondamentale humilité. Ce n'est pas au centre de la scène que se place l'écrivain, mais sur le bord, dans les plis du rideau. Comme sur le pont d'un navire en partance pour l'exil, il laisse sa voix filer : *« Et par-dedans la mer éblouissante, émeraude admirée des terrasses du prince, / trait sans sillage : / de chaque vague décrût l'onde et maintenant expire le rivage. »*

P. K.

Le rébus du banal

SENTIMENTALE JOURNÉE
de Pierre Alferi.
POL, 112 p., 105 F.

S'il fallait le présenter, ce narrateur *« zigzaguant entre les plates-bandes »,* cet *Homo viator* féru de puzzles, de jazz et de détours, on le verrait ainsi : un de ces *« improvisateurs (forts en thème / nonchalants) »,* dont le talent est d'attaquer à contretemps *« la phrase / qui gravira les harmoniques / quatre à quatre ».* La poésie d'Alferi prend acte, par fragments, de ce qui fait le tissu du quotidien : dans cet inventaire-rébus, le souvenir de Buster Brown et de Séraphin Lampion côtoie les objets d'aujourd'hui – Polaroid et code-barres. Sans oublier d'infimes expériences : coupons démagnétisés, paysage *« gelé par la touche pause du magnétoscope» »,* billets qu'on retrouve froissés, *« déteints passés / à la machine dans les poches de jeans ».*

Mais c'est par le phrasé, le rythme dont il joue chaque fois autrement (restant toutefois fidèle à l'enjambement), qu'Alferi impose si fortement ses poèmes. Après l'épopée minuscule que retrace le *Chemin familier du poisson combatif,* puis les agglomérations compactes de *Kub or, Sentimentale journée,* hommage oblique à Sterne et à Ringo Starr, déploie, au fil de chacun de ses poèmes-conversations, un sujet qu'indique et condense un exergue.

De ces textes, où il est notamment question du temps, de l'amour, du cinéma – *« on voit en gros de quoi ils parlent* (...) *et précisément ce qu'ils disent, mais pas très bien ce qu'ils veulent dire »* –, de ce *« home movie »* fait de *« mots délibérément / banals, rythmes bancals »,* surgissent pourtant une émotion sans pathos, une allégresse pure de contenu : *« Le dosage / explosif de l'absence, de la joie et du mouvement. »*

M. P.

l i v r a i s o n s

● **POUR AFFOLER LE MONSTRE. Preuves et épreuves de la poésie actuelle,** de Christian Doumet
Les réflexions approfondies sur les tendances de la poésie contemporaine qui ne sont pas – ou pas seulement... – polémiques sont rares. Intelligente et passionnée, injuste – Anne-Marie Albiach et Philippe Delaveau en font les frais –, celle de Christian Doumet, qui s'appuie sur l'autorité de Mallarmé, a le mérite d'inviter à penser un objet certes difficile à saisir mais pas du tout évanescent. Dans ce volume, l'éditeur, François Boddaert, qui se qualifie lui-même (en hommage à Léon Bloy), d'*« entrepreneur de poésie »,* livre quelques réflexions peu réjouissantes sur l'état matériel et économique de l'édition de poésie. (Obsidiane, 56 p., 55 F.) Chez le même éditeur, Christian Doumet publie son quatrième recueil, *Horde, suite* (84 p., 80 F.) **P. K.**

● **APRÈS LE PAS,** de Silvia Baron Supervielle
Traductrice de Macedonio Fernandez, de Silvina Ocampo et de Roberto Juarroz, Silvia Baron Supervielle parvient, dans une poésie extrêmement épurée, à adoucir les angles et le tranchant de ses mots brefs, de ses vers taillés au plus juste. *« ... Ce que je recompose / d'une rumeur retenue / tandis qu'un autre / registre consume / l'écartement. »* C'est toujours d'une part obscure et douloureuse, d'une violence secrètement subie que la délicatesse parvient, ici, à triompher. (Arfuyen, 62 p., 65 F.) **P. K.**

● **SUR LA DERNIÈRE LANDE,** de Claude Esteban
Poète, essayiste, traducteur d'Octavio Paz notamment, directeur de la revue *Argile,* une des plus prestigieuses des années 70, Claude Esteban, auteur du *Partage des mots,* a composé une œuvre de premier plan. Dans *Elégie de la mort violence,* un oratorio mortuaire, le deuil était théâtralisé, tenu à distance par un exergue tiré de *King Lear. Sur la dernière lande* développe trois sections de treize poèmes, qui sont autant de belles et graves variations sur des citations du même ouvrage. *« Que tout soit léger, qu'il y ait à peine / un peu de vent / et qu'il nous emporte comme les pollens / que les arbres perdent. »* Esteban a obtenu cette année le Grand Prix de la SGDL. (Fourbis, 96 p., 75 F.) **M. P.**

● **LE PILLEUR D'ÉTOILES,** de Claude de Burine
Depuis 1957, Claude de Burine a publié douze recueils ainsi qu'un essai sur Marcel Arland. Sa poésie, sensuelle et terrienne, se veut *« aussi simple / que la feuille du buis / aussi simple que l'herbe ».* Attentive au passage des saisons, elle guette les escargots roux de l'automne, le givre de décembre et la *« tristesse violente / de l'été aux myrtilles »,* dans les sous-bois. Mais elle évoque aussi les *« couloirs acides »* de Paris, les bars et les gares. Au centre de l'ouvrage, une prose étrange et cruelle, « Conte du garde », placée sous le signe du brouillard, ce *« pilleur d'étoiles ».* (Gallimard, 170 p., 90 F.) **M. P.**

● **ANATOLIE,** de Marie Etienne
Proses oniriques et poèmes (dizains et quatrains rimés), regroupés en quinze sections, accompagnent une traversée mythique de l'Anatolie. C'est aussi un cheminement intérieur : *« Mémoire lacunaire ou mémoire absolue, je voyage à l'envers et j'avance, pour retrouver la mer. »* Marie Etienne a longtemps été l'assistante d'Antoine Vitez. Son dernier texte, « Théâtre », invite à lire cette parade sauvage, chaotique, comme on regarde un paysage, ou un décor. (Flammarion, 190 p., 98 F.) **M. P.**

Kundera
La lenteur

"Il n'existe aujourd'hui aucun écrivain qui sache s'y prendre avec le monde contemporain d'une façon aussi souveraine et aussi ludique que Kundera."
Martin Lüdke, *Frankfurter Rundschau*

"...Voilà la tradition rabelaisienne du rire divin avec tout son éventail allant de la légèreté d'une blague jusqu'à la gravité de l'humour noir."
Jaroslav Skrusny, *Nova revija*, Ljubljana

"...Exploration du lien scandaleusement intime entre le sérieux et le non-sens..."
Michael Dibdin, *The Independent*, Londres

"Dans le personnage du «danseur», Kundera a saisi un grand phénomène de la démocratie des années quatre-vingt-dix : quand l'espace d'actions politiques se réduit, on se retire dans un moralisme. Et que les Allemands ne se fassent pas d'illusions : les danseurs n'existent pas seulement à la Coupole, mais aussi au Presseclub de Bonn ou chez Borchardt à Berlin."
Peter Glotz, *Die Woche*, Hambourg

"... Mais sous le rire, une larme se cache, car l'auteur n'ignore pas que personne (y compris lui-même) ne peut échapper à cette ronde de «danseurs» où même les meilleures attitudes deviennent l'objet d'un exhibitionnisme frénétique. S'il en est ainsi, dansons lentement et élégamment, semble nous dire le tendre et subtil Kundera."
Yomiuri, Tokyo

"M.Kundera, qui a commencé sa vie artistique comme musicien, a créé ici une remarquable unité : il expose un thème et revient vers lui encore avec son grand art de la variation."
Angelique Gorean, *The New York Times Book Review*

"Kundera possède, comme personne d'autre, le don de faire convergerl'imagination et la réflexion, le plaisir et la pensée. C'est ce qui fait de *La lenteur* une intarissable source de délices."
Javier Alfaya, *El Mundo*, Madrid

"... Un roman qui n'est pas fait pour être avalé comme une grosse marmite de goulasch ; il s'agit d'une dégustation pour les esprits raffinés : beaucoup de protéines et peu de calories - la diète des grands classiques."
Julian Martin Martinez, *Hoy*, Canaries

"Un livre à contre-courant."
Maria Corti, *La Repubblica*, Rome

La lenteur **est traduite en 27 langues**

la chronique de Roger-Pol Droit

Eloge des matérialistes

MATIÈRE À HISTOIRES
d'Olivier Bloch.
Préface de Didier Gil.
Librairie philosophique J. Vrin.
Bibliothèque d'histoire de la philosophie, 464 p., 340 F.

Accusés de tous les maux, supposés capables des pires errements, les matérialistes n'ont cessé de troubler joyeusement l'histoire de la pensée dite pure. Et demain ? Que vont-ils devenir ?

Ce sont des malotrus, aux yeux des amis de l'ordre. On les juge blasphémateurs, immoraux, anticléricaux, athées, indignes, infâmes, suspects, et tout ce qu'on voudra du moment que le sens est bien net : ces gens-là ne jouent pas comme il convient. Les matérialistes sont des fauteurs de troubles. Et pas seulement parce qu'ils nient l'existence de l'âme et rient de sa prétendue vie éternelle. Pas même parce qu'ils ancrent dans le corps les aspirations de l'esprit et les rêves de l'intelligence. Ils ont beau provoquer encore quelque scandale, en proclamant que l'amour est une affaire de glandes et l'art une histoire d'organes, là n'est plus le pire. Depuis le temps qu'ils s'échinent à le répéter, on accepte plus ou moins de les entendre affirmer que les aspirations les plus aériennes s'ancrent dans la lourdeur des choses et les rêveries les plus éthérées dans les replis de la chair. Quand donc les matérialistes provoquent-ils le pire désordre ? Lorsqu'ils cessent de vouloir convaincre. Lorsqu'ils s'avisent que le matérialisme, conséquent et cohérent avec lui-même, n'est pas, et n'a pas à être, un système philosophique.

Tant qu'ils combattent bravement en terrain clos – matière contre esprit, corps contre âme, Terre contre Ciel –, ils sont en règle, d'une certaine façon. Comme s'ils constituaient, de siècle en siècle, le second volet d'un diptyque. Au lieu de s'attarder à l'extrême diversité des attitudes provocatrices ou rebelles, une seule grande position est attribuée à des auteurs par ailleurs fort dissemblables. Malgré précautions et nuances, ce matérialisme transhistorique tend à fabriquer une attitude fixe, uniforme, intemporelle et abstraite. Lénine oppose ainsi, des Grecs à nos jours, la *« ligne de Démocrite »* à la *« ligne de Platon »*. Sur un registre différent, mais peut-être pas si éloigné, Puvis de Chavannes, dans la fresque du grand amphithéâtre de la Sorbonne, représente la Philosophie, jeune femme chaste et grave, observant la querelle du spiritualisme et du matérialisme. Sans doute y a-t-il un air de famille, et même une parenté proche, entre tous les penseurs mécréants, tous les ennemis actifs des impostures religieuses. Ils partagent le goût du scepticisme ou l'obstination à détromper. Pourtant, sous cette continuité, que de brisures, de figures singulières, dispersées et méconnues ! Le charme du livre d'Olivier Bloch, qui a consacré sa vie à l'étude des philosophes matérialistes, est d'offrir une série d'éclairages précis et séparés. On n'y cherchera pas un tableau général, dont l'unité serait plus ou moins artificielle, mais une série d'études sur des œuvres connues ou à découvrir.

Epicure est ici le seigneur. Sa doctrine, souligne Olivier Bloch, est dans l'Antiquité le *« principal obstacle idéologique dont a dû triompher le christianisme »*. Ce n'est pas un hasard si les libertins des XVIIe et XVIIIe siècles retournent au texte de Lucrèce, demandent à Epicure, à quelque deux mille ans de distance, des arguments pour leurs combats. Mais cet ouvrage savant permet aussi de découvrir des silhouettes étonnantes et obscures, comme celle de ce disciple oublié d'Epicure sous la monarchie de Juillet, Jean-André Rochoux, médecin de Bicêtre. Il n'écrit pas seulement, parmi nombre d'études, un *Epicure opposé à Descartes*. Le praticien offre en 1845, dans *La Lancette française*, un prix de 10 000 francs *« à quiconque trouverait un fait de l'ordre moral qui ne pût s'expliquer que par l'intervention de l'esprit »*. Peu après, il publie dans les *Annales médico-psychologiques* une étude au titre charmant : « Tout phénomène du domaine de la psychologie est le produit d'une action de l'encéphale et n'a pas d'autre cause ». On peut également croiser ici Gassendi, Hobbes, More, entre autres, entendre Cyrano de Bergerac – le vrai ! – parler des *« philosophes qui se mocquent de la création »* et déclarer : *« Je ne suis pas le seul qui vous a entendu prier Dieu qu'il vous fît la grâce de ne point croire en luy. »*

On découvrira au passage que Marx, dans son célèbre développement de *La Sainte Famille* sur l'histoire du matérialisme, recopie largement le *Manuel de philosophie moderne* de Charles Renouvier, paru en 1842. L'histoire devient drôle si l'on ajoute que Lénine, ignorant tout d'un tel emprunt, loue Marx et fustige Renouvier, qui n'est à ses yeux qu'un disciple attardé de Kant... Bref, les traits du matérialisme sont si divers, et ses figures si nombreuses qu'on pourrait presque juger pertinent de retourner au sens premier du mot, encore utilisé vers 1670. Jusqu'à cette époque, un matérialiste, c'était un vendeur d'ingrédients médicaux *(materia medica)*, un droguiste fournissant les apothicaires en essences et en sels. Après tout, serait-il déraisonnable de proposer que ce sens préphilosophique soit à nouveau pris en compte, comme une métaphore ? Matérialiste : auteur disposant de matières premières pour une thérapeutique des égarements spéculatifs. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise définition.

Resterait à savoir ce que pourront être, demain, les usages de tels ingrédients. Curieusement, il semble bien qu'ils doivent être moraux avant toute chose. Alors que l'usage courant croit l'époque « matérialiste », signifiant par là qu'elle ne s'intéresse qu'à l'argent, au sexe et à la consommation, il faut au contraire suggérer ceci : plus nous nous considérons comme matière et rien d'autre, plus nous avons à construire le domaine des valeurs. Il n'y a là, en réalité, aucun paradoxe. Puisqu'il n'y a pas d'âme au fond des gènes ni d'esprit dans le jeu des molécules, puisqu'aucun dessein ne se révèle dans le scintillement instantané des quarks dans le vide, deux solutions, pour faire court, s'offrent. Soit le jeu absurde de la force, le chaos des meurtres, et l'impossibilité de juger – au nom de quoi un nuage de molécules agrégées dans le vide pourrait-il en condamner un autre ? Soit la construction patiente des libertés réciproques, l'élaboration des normes communes permettant de vivre ensemble, la construction d'un domaine de la loi. Plus le matérialisme gagne – à tous les sens du verbe –, plus il nous faut l'étayer par l'éthique.

C'est pourquoi, sans doute, les matérialistes à venir seront des rebelles sobres. Non pas, précisons l'évidence, des révoltés buveurs d'eau ou mangeurs de biscotte, mais des jouisseurs polymorphes – heureusement ! – sachant demeurer sobres... en rébellion. Qu'est-ce à dire ? Pourrait-on choisir sa révolte comme son alimentation ? Y aurait-il une diététique de la subversion ? Cela se pourrait. Des rebelles sobres ne seraient pas « moins rebelles » – ce qui serait absurde. Ils seraient moins grandiloquents – ce qui serait utile. Au lieu de proclamer l'avènement d'une lointaine cassure de l'histoire, ils tenteraient d'œuvrer à quelques décalages locaux, minimes, mais irréversibles et multiples. Convaincus qu'un seul monde existe et que tout au-delà est un leurre, ils ne verraient là qu'une réalité simple, non une provocation radicale. Ils préféreraient l'action souterraine aux gesticulations, le tranchant des actes aux déclarations. Etes-vous sûrs qu'ils arriveront seulement demain ?

Le terreau zapatiste

Racines et contexte de la guérilla, par le sous-commandant Marcos et Yvon Le Bot

LE RÊVE ZAPATISTE
du sous-commandant Marcos et d'Yvon Le Bot.
Seuil, 300 p., avec un cahier photos, 110 F.

Apparu en janvier 1994 dans l'Etat mexicain du Chiapas, le mouvement zapatiste est-il une énième guérilla castriste ou guévariste ? Une créature du secteur progressiste de l'Eglise mexicaine ? Un nouveau manifeste littéraire au pays du réalisme magique ?

Sociologue du laboratoire d'Alain Touraine, Yvon Le Bot fait ici œuvre pédagogique. S'il éprouve une empathie envers le soulèvement des Indiens du Chiapas, il n'en perd pas ses réflexes professionnels. Marcos, ce citadin blanc promu « sous-commandant », a fait l'objet de moultes interviewes par des adeptes fascinés. Le Bot, lui, nous offre un entretien plus exigeant, plus politique, enrichi par des questions posées à deux autres responsables, indiens, eux : le « major » Moisés et le « commandant » Tacho. Ces dialogues sont précédés d'une introduction qui, en une centaine de pages, situe le contexte du zapatisme.

Un million d'Indiens mayas vivent au Chiapas, un Etat aux importantes richesses naturelles et aux indices records de pauvreté. A la recherche de terres, des Indiens venus des hauts villages chiapanèques ont défriché la Selva (forêt) depuis 1950. *« Déracinements, volonté de survivre et de reconstruire des communautés ont constitué un terreau fertile pour l'émergence de nouveaux leaders et pour le développement des luttes sociales. »*

Talonnée par les sectes protestantes qui travaillent le terrain dès les années 40, l'Eglise catholique a entrepris une reconquête des communautés indiennes vers 1960. Elle a coulé le christianisme dans le moule des cultures autochtones. Plusieurs milliers de catéchistes indiens, leaders sociaux et politiques autant que religieux, ont contribué à former *« une nouvelle génération de militants, dont beaucoup rejoindront le mouvement zapatiste »*. D'importantes organisations indiennes, nées dans les années 70, se sont attaquées aux problèmes de terre, de crédit, de santé, d'affirmation culturelle. En 1992, le 500e anniversaire de la découverte de l'Amérique a contribué, partout en Amérique latine, à la radicalisation des mouvements indiens. Ainsi, avant l'arrivée de Marcos au Chiapas, des villages étaient largement mobilisés.

Lancé avec des fusils, annoncé par des communiqués en langue de bois, le zapatisme a rapidement cherché à évoluer vers un mouvement civil. L'extrême tension de la vie mexicaine, où le parti au pouvoir depuis soixante-dix ans n'en finit pas de s'effondrer sous les scandales, favorise l'émergence de nouveaux acteurs politiques.

Mais les accords signés par le gouvernement avec les zapatistes, et non respectés, affaiblissent le mouvement, analyse Marcos. Il reconnaît aussi leurs propres torts – une démocratie interne embryonnaire, l'échec des contacts avec le monde ouvrier mexicain, autre laissé-pour-compte du virage libéral... Il veut continuer à susciter des rencontres au Chiapas avec de multiples syndicats et associations, *« pour apprendre le débat politique »*. Comme tous les Mexicains, il attend l'échéance des élections législatives de juillet 1997. Sans optimisme. Quel sens aurait, pour un gouvernement, l'investissement *« dans des programmes sociaux »* au Chiapas alors que *« le destin de la Selva, c'est l'exploitation pétrolière ou l'ouverture des mines d'uranium »* ?

Catherine Bédarida

★ A signaler : *Emiliano Zapata,* de John Womack, La Découverte, 548 p., 165 F.

L'insoutenable légèreté de la vie

Une excellente livraison des « Cahiers de l'Herne » sur Schopenhauer et ses fils spirituels. Parmi ceux-ci, Cioran, auquel Patrice Bollon consacre un essai sans complaisance

SCHOPENHAUER
L'Herne, 433 p., 300 F.

CIORAN, L'HÉRÉTIQUE
de Patrice Bollon.
Gallimard, 307 p., 145 F.

Arthur Schopenhauer répétait volontiers à ses interlocuteurs qu'une philosophie où l'on n'entend pas bruire à travers les pages les pleurs, les gémissements, les grincements de dents et le cliquetis formidable du meurtre réciproque et universel n'est pas une philosophie. La seule évocation du Dieu de la Bible jetant un regard sur le monde qu'il venait de créer et trouvant que tout y était bien suscitait son courroux. Il lui semblait incomparablement plus juste de dire que c'est le diable qui a créé le monde plutôt que Dieu.

Cette pensée de l'auto-anéantissement et de l'extinction de l'espèce, il l'admirait chez les moines du Moyen Age et chez les sages de l'Inde. Les premiers détestaient si énergiquement la vie que la morale se résumait à leurs yeux en un seul mot : mortification. Les autres faisaient mieux encore : ils vivaient comme ne vivant point, dans la méditation tranquille et silencieuse du nirvana, *« c'est-à-dire dans l'extase de l'anéantissement »*.

L'oncle Arthur, lui, coulait des jours tranquilles à Francfort, distillant le pessimisme le plus corrosif avec une incurable bonne humeur. Il recevait ses hôtes à l'Hôtel d'Angleterre, lançait quelques sarcasmes, se livrait à des exercices de misanthropie, ridiculisait tous ceux qui mettaient leurs espoirs dans le progrès ou, pis encore, dans la révolution. Quand il ne traduisait pas le jésuite espagnol Baltasar Gracian ou n'ajoutait pas quelques compléments à son chef-d'œuvre, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1818), il promenait son bel épagneul noir qu'il avait nommé Atma – « âme du monde », en sanscrit –, auquel il accordait des qualités qu'il refusait aux humains. S'il aimait tant les chiens, disait-il, c'est qu'il ne trouvait qu'en eux une intelligence dépourvue de toute dissimulation. Quand il mourut, au matin du 21 septembre 1860, à l'âge de soixante-douze ans, ses voisins surnommèrent son chien, auquel il avait légué une rente, « Schopenhauer junior ». Ses derniers mots furent : *« Eh bien, nous nous en sommes bien tirés. Le soir de ma vie est le jour de ma gloire, et je dis, en empruntant les mots de Shakespeare : « Messieurs bonjour, éteignez les flambeaux, le brigandage des loups est terminé. »*

Excentrique, inclassable, paradoxal, Schopenhauer reste, plus qu'aucun autre, le philosophe dont l'influence fut la plus profonde sur les penseurs et les écrivains que nous tenons aujourd'hui pour les plus grands. Nietzsche, bien sûr, mais aussi Proust, Wittgenstein, Freud, Thomas Bernhard et Cioran. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire l'exceptionnelle livraison des *Cahiers de l'Herne* où les meilleurs spécialistes ont été convoqués par Guy Lefranc. On trouvera également dans ce numéro des extraits des *Manuscrits de jeunesse*, des entretiens avec des curieux ou des disciples et le fameux essai sur les femmes, qui a donné de l'urticaire à des générations de féministes.

Parmi les neveux de l'Oncle Arthur, Cioran est sans doute celui qui lui ressemble le plus. Nietzsche n'aura eu de cesse de dépasser le nihilisme de son maître, Wittgenstein d'affronter les problèmes de logique et de se heurter au mur du langage, Proust de construire une œuvre qui effacera sa dette, Freud de faire dialoguer sur son divan la Volonté et la Représentation et Thomas Bernhard de provoquer par sa drôlerie désespérée l'extinction tant désirée. Cioran, lui, répète Schopenhauer avec son tempérament. Comme l'écrit Marta Petreu dans *l'Herne,* il s'agit plutôt d'une affinité basée sur ce que Cioran appelait sa *« constitution organique »*, prédisposée à des réactions physiologiques exacerbées. Et comme, aux yeux de Cioran, seules les pensées engendrées par une physiologie détériorée ont quelque valeur, la philosophie de Schopenhauer devait lui apparaître comme une *« confirmation »* de sa propre manière de sentir, de réfléchir, plutôt qu'une source d'inspiration.

Marta Petreu trace un parallèle saisissant entre les thèmes et même les phrases de Cioran et de Schopenhauer. Et elle recourt à une explication qui fera grincer les dents des rationalistes, mais qui a un évident pouvoir de séduction. *« On sait,* écrit-elle, *que Schopenhauer, sous l'influence de l'hindouisme, avait théorisé l'idée de l'éternité circulaire, de la réincarnation des individus qui ne parviennent pas à annihiler leur volonté de vivre. La pensée et la personnalité de Cioran, si proches de celle de Schopenhauer, ne seraient-elles pas la preuve que l'auteur du* Monde comme volonté... *ne réussit pas à mettre d'accord sa propre biographie avec sa conception en demeurant, jusqu'à la fin, prisonnier de sa volonté de vivre... ? »*.

ÉGAREMENTS

Prisonnier de sa volonté de vivre, Cioran le fut également et jusqu'à sa maladie finale, ce qui, de la part d'un homme qui avait maintes fois proclamé qu'il préférait un concierge qui se pend à un poète vivant, ne manquait pas d'être un paradoxe un peu douloureux. Patrice Bollon, qui se targue d'avoir été un de ses proches, raconte dans son livre, *Cioran, l'hérétique*, que, bien que travaillant dans un journal situé juste en face de l'hôpital où Cioran était alité, il se refusait à traverser la rue pour aller le voir : *« Je ne voulais pas être le témoin de la déchéance intellectuelle d'un homme dont je garde encore en mémoire l'humour et ce qu'il appelait, et dont il fournissait un exemple vivant, la "légèreté". »*

On trouvera dans son essai des portraits justes et émouvants de Cioran, mais aussi des considérations un peu oiseuses sur son nihilisme, que Bollon conteste. Sur ce point, il ne parvient pas vraiment à nous convaincre, peu importe. L'intérêt de son livre n'est pas là, mais dans l'enquête qu'il a menée sur la jeunesse roumaine et les années allemandes de Cioran.

On souffre de lire sous la plume de l'auteur de *De l'inconvénient d'être né* des insanités antisémites et pronazies. On souffre tout autant de sa *« dissimulation »* : lui le sceptique, lui l'apatride, lui que ses lecteurs et amis tenaient pour la loyauté et la générosité mêmes, comment a-t-il pu recouvrir d'un voile pudique ses aberrations nationalistes ? Bollon voit dans le chemin qui l'aura conduit *« des ténèbres les plus intenses à la lumière »* la valeur d'exemple de sa philosophie. Mais il ajoute, et sur ce point nous ne pouvons que lui donner raison, que la démonstration eût été plus éclatante encore si Cioran avait reconnu son égarement autrement que du bout des lèvres. *« Il ne l'a pas fait ; et ce demi-silence relativise indiscutablement la valeur de son éthique. »*

Sans doute est-ce le propre de ceux que nous avons le plus aimés de nous laisser désemparés et déçus... Une manière comme une autre de nous confirmer que notre confiance est toujours mal placée, notre lucidité battue en brèche, notre amitié inconvenante, notre pessimisme trop superficiel... et que le *« brigandage des loups »* ne s'achèvera que le jour de notre mort.

Roland Jaccard

★ A signaler également : l'étude d'Alexandra Laignel-Lavastine, « Le jeune Cioran, de l'inconvénient d'avoir été fasciste », dans la revue *Le Débat,* janvier-février 1997.

Germaine Tillon, dire « non »

Ethnologue, résistante, elle est une figure intellectuelle et morale de l'après-guerre. Bilan d'une vie exemplaire avec Jean Lacouture

LA TRAVERSÉE DU MAL
de Germaine Tillon.
Entretien avec Jean Lacouture.
Arléa, 126 p., 85 F.

Germaine Tillon a passé quatre-vingt-dix ans. Ce qui nous vient encore d'elle passe par un genre né après guerre, avec les émissions d'Amrouche et de Robert Mallet : l'entretien radio. Jean Lacouture a fait parler sur France-Culture celle qui fut, pour deux générations, une des hautes références intellectuelles et morales. De leur conversation, Arléa tire un livre.

Premier constat : à la radio, on peut encore articuler de la pensée qui résiste à l'épreuve de l'écrit. Pas à la télévision. Les « débats » qui se succèdent à l'écran (ils disent : des « plateaux ») brassent du vent. L'image fait le vide d'idées. L'animateur aussi, qui en manque et craint d'ennuyer. Les invités se chamaillent. La caméra glisse sur leur dernier ouvrage, façon de les dédommager. A ce compte, comment le « sens » ne se perdrait-il pas – hormis celui des affaires !

L'échange Tillon-Lacouture réconcilie avec l'interview. Le questionneur sait de quoi il parle et ce qu'on attend de son invitée. Nous voilà dans la confidence d'un esprit. Il ne s'ensuit pas un testament ; plutôt un bilan de vie, dont la cohérence vaut leçon pour aujourd'hui, pour longtemps.

Si l'ethnographe élève de Mauss au Musée de l'Homme s'est engagée de façon exemplaire dans la Résistance, dès juin 1940, et contre la torture en Algérie, dès 1956, c'est qu'elle a appris à enquêter sur le terrain, donc à deviner les grands enjeux humains au-delà de l'événement. Mais c'est d'abord l'effet d'une compassion active et spontanée, un réflexe qui lui fait considérer comme *« allant de soi »* l'implication immédiate dans l'action.

DIDIER OLIVRÉ POUR « LE MONDE »

Germaine Tillon dans sa maison de Plouhinec

Cette ambition transcende la politique. Elle tient aux viscères. Quand Pétain demande l'armistice, c'est bien simple : Germaine Tillon vomit. La question : *« Que faire ? »* s'impose à la seconde. La réponse est la même pour le militant rouge et pour l'officier maurrassien : chasser l'envahisseur, pour commencer. Le risque, on verra plus tard. On a vu : la trahison d'un prêtre gestapiste, la Santé, Fresnes, Ravensbrück. Au camp, où elle prend le temps d'analyser le génocide sous tous ses aspects anthropologiques, et où sa mère mourra gazée, elle conserve le culot d'écrire une opérette moquant les gardiens SS !

Vient le drame algérien, auquel l'ont sensibilisée ses enquêtes d'avant-guerre dans les Aurès. Là encore, il n'y a pas place pour la tergiversation chère aux intellectuels de l'« arrière ». C'est « non » aux exécutions capitales. C'est « non » aux interrogatoires musclés par une armée que dévoient ses missions de police. La conscience de Germaine Tillon ne cesse de s'appuyer sur la science. L'ethnologue en elle sait que de tels combats développent des solidarités inconditionnelles et aveugles de part et d'autre, des effets de meute, et que le racisme n'est autre qu'une peur devenue folle.

Un jour que Germaine Tillon rappelait à des amis musulmans la vraie prescription du Coran : *« rivaliser de bonnes actions »*, l'un d'eux eut ce cri, que le lecteur de *La Traversée du Mal* est tenté de reprendre à son compte : *« Alors, tu auras une place de choix au Paradis !»*

Bertrand Poirot-Delpech

Prendre congé

LETTRES À QUELQUES AMIS
de François Fontaine.
Editions de Fallois, 164 p., 100 F.

Le manuscrit était prêt. François Fontaine ne put le porter à son éditeur, pour cause de décès brutal. Bien que rien ne préparât l'auteur à cette disparition, il avait engrangé une sorte de *« Ce que je crois »*, sous forme épistolaire. A quelque vingt-cinq amis non nommés mais classés en catégories qui lui passaient par la tête : *« Aux humanistes pour les inviter au voyage »*, *« à ceux qui s'accrochent »*, *« aux nationalistes qui se disent européens »*, *« aux anti-racistes qui se trompent de combat »*, *« aux journalistes pour les engager à le rester »*, etc., François Fontaine dit ce qu'il a sur le cœur. Car il n'a jamais très bien compris pourquoi, dans les relations d'amitié, les choses essentielles ne sont que rarement dites. Pudeur ? Respect des jardins secrets ? Son dernier chapitre est intitulé *« A mes amis, pour prendre congé »*. Puisque sa condition *« est celle d'un pilote qui voit sa réserve d'essence s'épuiser au-dessus du désert »*, il lance donc un dernier message.

Le livre vaut d'abord par le soin que l'auteur a toujours porté à l'écriture, puis par cette rigueur morale qu'il s'est imposée à lui-même, sans avoir recours pour autant à la foi religieuse. S'il nous fallait retenir une leçon d'outre-tombe, ce serait celle-ci : on ne prend jamais garde assez tôt aux dérives, dans tous les domaines où se tisse la société. Par exemple, on pouvait prévoir il y a longtemps déjà les excès des manipulations cathodique ou génétique, l'absurdité du *« gâchis organisé et de l'économie avaricieuse »*, la décrépitude des valeurs civiques. Peut-être n'est-il jamais trop tard pour redresser la barre. Mais au prix de quel effort !

Pierre Drouin

Les statues de Charlemagne

Suite de la page I

Hincmar, confronté à la faillite de l'empire fragmenté et assailli, alimente la nostalgie de l'Age d'or en célébrant une pratique politique faite d'équilibre et de modération que le passage du temps idéalisera. Charlemagne, qui fut le premier à réunir les notions de sacre et de couronnement, est de fait une alternative séduisante à la figure plus terrible du roi biblique, ce que confirme la philologie, puisque Carolus est à l'origine du mot « roi » dans les langues slaves.

Mêlant mythe, histoire et poésie, la figure de Charlemagne est assez floue pour incarner l'origine nécessaire à l'affirmation d'une conscience nationale. Père fondateur dont l'œuvre a très tôt sombré, le carolingien est la projection idéale de tous les fantasmes identitaires. Le *Roman aux rois* de Primat – on parlera plus tard avec ses continuateurs de *Grandes Chroniques de France* –, qui assure la transition entre cultures historiques d'expressions latine et française, fonde sur l'empereur la continuité symbolique de la monarchie, version « officielle » de l'histoire capétienne. Cette vision légitimisante est plus nette encore, réponse optimiste aux angoisses eschatologiques, à la fin du Moyen Age. Canonisé par un antipape quelques siècles plus tôt, Charlemagne synthétise toutes les vertus – on le confond avec son aïeul et son petit-fils pour inventer un conquérant hors normes qui, au moment des guerres d'Italie, promet la victoire. Charles VIII appelle son fils et héritier Charles-Orland, chiasme de la puissance et de la gloire. Cette popularité renouvelée par le succès du *Roland furieux* de l'Arioste, ne profitera pas, toutefois, aux Valois mais à leur rival Habsbourg (un autre Charles... Quint).

Dès lors, l'image du carolingien se dédouble. L'exigence historiographique de l'humanisme, à l'imitation de l'antique, dénonce la part de légende qui opacifie les sources d'un passé que l'on veut désormais national ; parallèlement le besoin de mythe conduit les adversaires de l'absolutisme à invoquer un Charlemagne de légende qui savait faire place aux instances intermédiaires et partager la souveraineté. Sans surprise, si Charles reste un roi de cartes, aux côtés de David, d'Alexandre et de César, c'est du côté d'Hercule qu'Henri IV trouve le nouveau modèle monarchique. L'ère des Lumières est plus fidèle au lointain empereur et en fait une sorte de référence providentielle : celle d'un Age d'or de la nation française contre l'absolutisme, avec le rêve de concilier tradition historique et référence romaine. Libertés des nobles ou des juges, libertés politiques, Charlemagne incarne les projets les plus contradictoires. Il est mûr pour retrouver les premiers rôles littéraires où il est pareillement l'otage du goût du moment (caricature de décadence chez le jeune Saint-Just, synthèse des vertus morales et politiques pour madame de Genlis). D'où le rejet sans appel de Michelet. Mais l'historien-prophète est bien isolé alors car le projet napoléonien, qui voit en Charlemagne l'impossible synthèse des idéaux absolutiste et républicain, entend récupérer une figure bien faite pour séduire l'Europe romantique (Hugo comme Guizot y sacrifient). On a vu que la faillite impériale et la rivalité avec l'Allemagne allaient seules interrompre l'interminable carrière posthume du grand empereur.

Formidable voyage dans l'imaginaire collectif de la nation française, cet *Empereur à la barbe fleurie* est une leçon rare qui n'oublie pas que la pièce se joue encore. Un souhait donc : s'il y a des mises à jour, il faudrait revoir l'index – incomplet et souvent confus – comme l'événementiel peu sûr – est-ce bien Frédéric II qui est vaincu à Bouvines ? Des détails irritants mais qui ne doivent pas amener à bouder cette magistrale contribution à l'histoire des représentations collectives.

Philippe-Jean Catinchi

L'exercice de la mer

Un témoignage de Louis Le Pensec sur le ministère qu'il créa en 1981 et quitta en 1983

MINISTRE À BÂBORD
de Louis Le Pensec.
Ed. Ouest-France, 208 p., 119 F.

Les livres sur la politique, l'histoire et les enjeux maritimes de la France sont suffisamment rares pour que, lorsqu'un essai ou des Mémoires paraissent, on puisse marquer l'événement d'une pierre blanche. L'an dernier, Pierre Papon, ancien président de l'Institut français de la mer (Ifremer), avait publié un ouvrage analytique et précis d'un grand intérêt – *Le Sixième Continent : géopolitique des océans* (Odile Jacob) – qui marquait bien la dimension mondiale et les atouts – pas toujours exploités comme il le faudrait – de la France. Voilà aujourd'hui que, sous le titre bien trouvé de *Ministre à bâbord*, Louis Le Pensec apporte sa contribution, sous forme de témoignages vivants, jamais politiciens ou revanchards, où les anecdotes savoureuses se mêlent aux nostalgiques souvenirs politiques. Celui qui fut, en 1981, dans le gouvernement Mauroy, le premier ministre de la mer de plein exercice nous conduit des bureaux feutrés, pleins de maquettes et de cartes, ou des sous-sols secrets de la place de Fontenoy, aux ponts humides des chalutiers et aux tapis verts des grandes négociations internationales, à Bruxelles, à l'ONU ou à la Jamaïque – où fut signée, en décembre 1982, la convention internationale du droit de la mer.

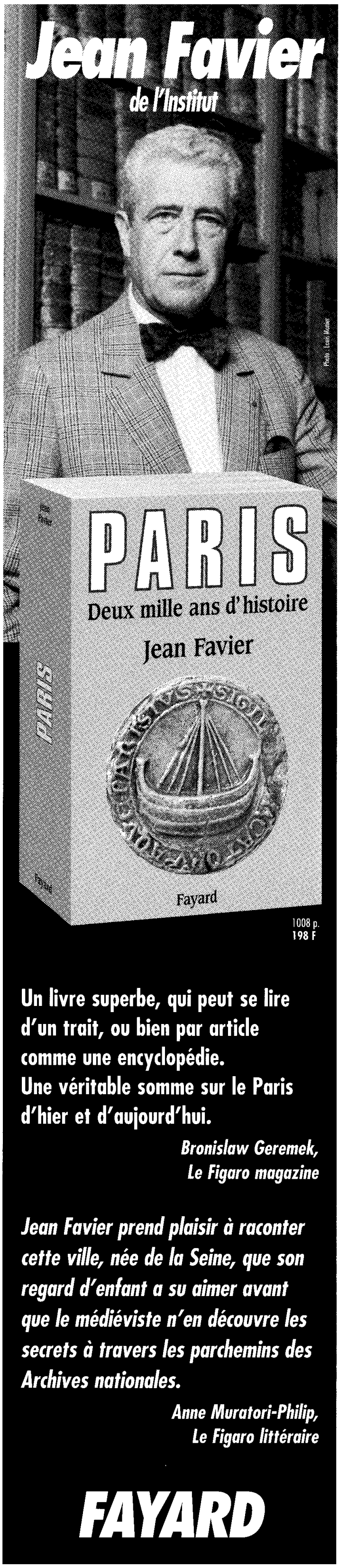
A nouveau, depuis une semaine, à la barre, à la fois comme ministre de l'agriculture et comme responsable de la pêche, Louis Le Pensec n'avait pas pour vocation de prendre en main, au nom de la République, les choses (si variées) et les gens (si peu communs) de la mer. C'est un enfant du monde rural, né à Mellac – une petite commune de Cornouailles dont il est maire depuis 1971 – et élevé dans la senteur du blé noir et au rythme des travaux des champs. Il se souvient que ce n'est qu'à onze ans, un dimanche d'août, qu'il vit la mer pour la première fois au Pouldu. Depuis, ni les bateaux et ce qu'ils représentent de patrimoine, ni les équipages, ni les richesses ou les colères de la mer ne l'ont laissé sans réagir ou sans agir. Souvent même avec le panache et la détermination qui conduisent à dire « non » aux compromis.

Son livre est construit en quarante-quatre chapitres courts ; le plus attachant est sans doute le quarante-troisième, intitulé « Le ministre tire sa révérence ». En mars 1983, François Mitterrand et Pierre Mauroy, voulant restreindre le nombre des ministres du gouvernement, lui proposèrent de continuer sa tâche comme secrétaire d'Etat à la mer auprès du ministre des transports, le communiste Charles Fiterman. *« Je t'arrête tout de suite,* dit-il au secrétaire général de l'Elysée de l'époque, Jean-Louis Bianco. *J'ai tenu le premier ministère de la mer. Je n'en serai pas le fossoyeur. »* Tout était dit.

François Grosrichard

N O U V E A U
Service de Recherche
LIVRES ANCIENS OU ÉPUISÉS
Gratuit et sans engagement de votre part
contactez :
frontispice
Boîte Postale 177
75224 Paris cedex 05
Tél : 01 40 12 05 36
Fax : 01 40 12 06 04

LE MONDE DES LIVRES
Retrouvez la sélection du *Monde* sur Minitel
36 15 LEMONDE
2,23 F la minute



Un livre superbe, qui peut se lire d'un trait, ou bien par article comme une encyclopédie.
Une véritable somme sur le Paris d'hier et d'aujourd'hui.
Bronislaw Geremek, Le Figaro magazine

Jean Favier prend plaisir à raconter cette ville, née de la Seine, que son regard d'enfant a su aimer avant que le médiéviste n'en découvre les secrets à travers les parchemins des Archives nationales.
Anne Muratori-Philip, Le Figaro littéraire

FAYARD

L'EDITION FRANÇAISE

● **Salvy racheté par Balland.** Jean-Jacques Augier, propriétaire à titre personnel des éditions Balland, et qui contrôle également la majorité du capital de POL, vient de racheter les éditions Salvy – dont le bilan avait été déposé en août 1996 et qui continuaient, sous administration judiciaire, la production de certains titres. De la petite maison qui s'est fait une spécialité de la littérature anglo-saxonne fin de siècle ou des écrivains du groupe de Bloomsbury, et qui, par ailleurs, a notamment révélé en France les œuvres d'Elizabeth von Arnim et de Gregor von Rezzori, rien ne devrait être changé. Pas même son directeur, Gérard-Julien Salvy, qui continuera à assurer la responsabilité éditoriale de la maison fondée par lui en 1989, dont le catalogue compte une soixantaine de titres. Suivant le même rythme de publications (environ douze livres par an) et en conservant les mêmes jaquettes à l'allure de timbres-poste, les éditions Salvy continueront leur ligne éditoriale en devenant une SARL filiale de Balland avec pour gérant Jean-Jacques Augier. Celui-ci compte ainsi fédérer des maisons littéraires de qualité gardant leur indépendance. Chez Salvy (qui reste diffusé par Harmonia Mundi, Balland et POL étant au CDE) paraîtront en septembre un nouveau roman d'Elizabeth von Arnim (*Love*) et un récit de Jack-Alain Léger sur ses aventures éditoriales.

● **Larbaud à Kerguelen.** A l'occasion du 40e anniversaire de la mort de Valery Larbaud, l'administration supérieure des Terres australes et antarctiques françaises a rendu hommage à l'auteur du *Gouverneur de Kerguelen* (1933) en donnant son nom à la nouvelle bibliothèque de Port-aux-Français, aux îles Kerguelen (océan Indien).

● **Librairies Initiales.** Succédant à L'Œil de la lettre, qui s'était dissous il y a un an, un nouveau groupement de librairies indépendantes est constitué sous le nom d'Initiales. Il compte à ce jour 19 librairies françaises réalisant de 1 à 10 millions de chiffre d'affaires annuel et provenant pour moitié de L'Œil de la lettre – telles la librairie Millepages, à Vincennes. Selon un fonctionnement collégial, un bureau sera élu chaque année dont la première présidente est Elisabeth Cerutti de la librairie Les Sandales d'Empédocle, à Besançon. Cette structure associative aura notamment pour objet une série d'animations et la réalisation de plaquettes ou de catalogues (rens. : Les sandales d'Empédocle, 138, Grande-Rue, 25000 Besançon. Tél. : 03-81-82-00-88).

● **Prix littéraires.** Le prix France-Culture a été décerné à Jean-Pierre Milovanoff pour *La Splendeur d'Antonia* (Julliard), et à l'Autrichien Alfred Kolleritsch pour *Allemann* (Verdier).

RECTIFICATIFS

● La photographie illustrant l'entretien avec Azmi Bichara sur la culture palestinienne (supplément hors commerce pour le Salon euro-arabe – *Le Monde* daté mai 1997) n'est pas de Nadia Benchallal, de l'agence Contact Press, mais de Fouad Elkoury.

● Le prénom du fils de David Ben Gourion n'est pas Amon mais Amos (« Le Monde des livres » du 6 juin).

La poésie contemporaine demeure confidentielle

En termes créatifs, c'est un des domaines les plus riches et les plus vivants de la littérature française. Economiquement, de l'édition à la distribution, le secteur reste extrêmement fragile

Le quinzième Marché de la poésie se tiendra durant quatre jours, du jeudi 19 au dimanche 22 juin, place Saint-Sulpice à Paris. Plusieurs centaines d'exposants, représentant l'essentiel de la production des trois cent vingt-huit éditeurs de poésie de langue française (dont deux cent soixante-quinze français) et de leur catalogue de quatorze mille titres, seront présents. Le chiffre d'affaires de la manifestation (la principale du genre en France), estimé à 2,4 millions de francs l'an dernier, est en progression régulière. Selon son organisateur, Jean-Michel Place, le Marché a une *« fonction de réconciliation des éléments qui le constituent, de l'écriture à la lecture, en passant par l'édition, la distribution et l'intervention des medias »*.

En France, l'existence et le renouvellement de la poésie contemporaine passent largement par une vingtaine de revues et par de petits, sinon de micro-éditeurs. Deux d'entre eux, l'Ancrier et Circé, ont fait connaître deux récents Nobel : Szymborska et Walcott. Mais leur économie, lorsqu'elle n'est pas à base de bénévolat, demeure fragile. François-Marie Deyrolle, qui a créé sa maison il y a quatre ans, s'en alarme : *« L'édition de poésie est en train de se marginaliser. Les libraires acceptent de moins en moins nos livres parce qu'on a de plus en plus de mal à vendre. Il nous faut chercher des moyens parallèles, comme la vente par correspondance, parce qu'on est en train de tourner en rond avec le même public. Pourtant, ni les voix originales, comme celles d'Antoine Emaz, James Sacré, Robert Marteau, ni les polémiques, comme celle qui a opposé Jean-Marie Gleize et Jean-Claude Pinson, ne manquent, mais il reste cet hiatus entre une littérature exigeante et un réseau de commercialisation inadapté. »*

Un hiatus que relève également François Boddaert (Obsidiane) : *« Il faut repenser la diffusion et la distribution. On savait que l'affaire Distique (Le Monde* des 9 et 16 mai) *allait arriver. Ce système de diffusion n'est fait que pour les grosses machines. Il y a une soixantaine de bonnes librairies en France. Peut-être devrions-nous travailler directement avec elles ? La mévente du livre de poésie s'inscrit dans une catastrophe plus générale de la création qui touche aussi bien la peinture que les musiques. Des maisons de la dimension du Seuil ont arrêté. Jean-Claude Renard, à soixante-seize ans, cherche un éditeur ! Plus que tous autres, les poètes ont besoin d'un lieu de sécurité, de savoir qu'ils vont être entendus par leur éditeur. »*

Paul Otchakovski-Laurens (POL) préfère mettre l'accent sur la dynamique de création : *« La poésie est un des domaines les plus riches et les plus vivants de la littérature française. Elle est le cœur et le moteur de l'activité littéraire actuelle. Emmanuel Hocquard, Olivier Cadiot, Nathalie Quintane, Christophe Tarkos, Katalin Molnar et quelques autres préparent le terrain, fournissent des instruments et des matériaux à toute la littérature. »* Tout juste estime-t-il que la presse française ne lui accorde pas assez de place. Un constat que l'on fait également au Centre national du livre (CNL), où l'on parle de *« ghetto médiatique »* à la différence de la Grande-Bretagne, où le *Times Literary Supplement* accorde plusieurs pages au sujet. *« S'il y avait plus d'éditeurs, cela créerait une dynamique. Nous sommes dans un désert et c'est un problème »* estime Yves di Manno qui a repris en 1994 la collection Poésie chez Flammarion. Les tirages de base sont de 1 500 exemplaires, à cause de la mise en place, mais les ventes dépassent rarement les six cents exemplaires, sauf pour les anthologies, qui triplent ce chiffre. Si l'on met à part les phénomènes Bernard Chambaz et plus encore, celui, *« atypique »*, de Michel Houellebecq, à inscrire dans le sillage d'un succès romanesque qui *« ne pose pas de problème majeur pour des lecteurs de non-poésie »*, aucun titre, depuis vingt-cinq ans, n'a dépassé les mille exemplaires vendus, en dehors des *Cantos* de Pound.

BESOIN DE TEMPS

Car tels sont les chiffres réels, modestes, des contemporains, qui ne diffèrent guère selon la dimension des structures éditoriales. Un livre comme *La Descente de l'Escaut* de Franck Venaille (Obsidiane), qui a bénéficié d'une couverture de presse exceptionnelle et de nombreuses lectures publiques de l'auteur, a été vendu à 700 exemplaires. Certes, il existe des exceptions : Gallimard aurait épuisé en deux mois les deux mille exemplaires de la première édition de *La Maladie d'être mouche* d Anne-Lou Steininger. Mais un tiers des livres de poésie sont tirés à moins de 550 exemplaires, et un tiers entre 550 et 1 000 exemplaires, ce qui leur permet de s'inscrire parmi les bénéficiaires potentiels d'une aide – essentielle – du CNL (quatre-vingt deux titres chez quarante éditeurs l'an dernier). Les ouvrages poétiques ont besoin de temps. On ne vend pas mille exemplaires en un an, mais sur cinq ou dix ans. D'où le besoin de fonds importants dans les librairies.

Tout autre est la situation des livres au format de poche. Aux Editions de la Différence, chaque titre de la collection Orphée est tiré à cinq mille exemplaires. Cette *« encyclopédie de la poésie universelle »* publie vingt-cinq titres par an et en affiche aujourd'hui deux cent trente au catalogue, en bilingue pour les étrangers (chinois, portugais, iranien, mais aussi les classiques grecs et latins). Hölderlin, Pessoa et D. H. Lawrence ont déjà bénéficié de retirages.

Poésie/Gallimard, qui a fêté l'an passé son trentième anniversaire, présente trois cent six titres au catalogue. Ces dernières années, les ventes globales de la collection sont passées de 380 000 exemplaires par an à 420 000 (soit une progression moyenne de près de 10 000 exemplaires par an). Elles représentent désormais le double de celles de la Série noire. Rien de plus qu'un *« frémissement »* selon Marc de Launay, son directeur, qui affiche la plus grande prudence devant ces chiffres. *« Le succès de Bobin montre le retour de l'intérêt pour une forme de spiritualité. La poésie est une première marche dans cette quête confuse. On en attend un sens que les autres arts ne délivrent pas. Même lorsqu'on se contente de l'aborder sous forme de zapping. »*

Outre un fonds exceptionnel, la collection Poésie bénéficie de la synergie Gallimard. Le champion toutes catégories en est *Alcools* d'Apollinaire avec 920 000 exemplaires vendus. Les recueils suivants les plus proches, Eluard et Aragon pour les auteurs maison, Baudelaire et Rimbaud pour les classiques, ne dépassent pas le tiers de ces ventes. *Fureur et Mystère* de Char a atteint 130 000 exemplaires, *Eloges* de Saint-John Perse 160 000 et *Le Parti pris des choses* de Ponge, qui a dépassé les 180 000 exemplaires, se réimprime désormais à 9 000 exemplaires. Ces tirages – considérables – cumulés depuis de nombreuses années (trente ans pour Ponge) confirment le fait que les poètes ont besoin du temps.

Les librairies qui font exister la poésie contemporaine sont peu nombreuses. Ombres blanches, à Toulouse, propose entre 1 500 et 2 000 titres (hors poches). Les ventes sont appuyées par des rencontres avec des auteurs six à huit fois par an, et des lectures chaque mois. *« Ça marche bien. Il suffit d'un petit public attentif : on s'appuie sur une vingtaine de personnes qui lisent et écrivent. »* Même constatation chez Tschann à Paris, qui dispose elle aussi d'un fonds important, suit les principales revues de poésie, et expose toujours de la poésie en vitrine : *« les clients, souvent poètes, lisent beaucoup de poésie. »* Alors, ici et là, *« on essaie d'élargir le cercle »*. Les ventes lors de lectures permettent de doubler celles en librairie. Ainsi, la librairie Brouillon de culture à Caen, qui assure la mise en place des ouvrages à l'issue des Rencontres pour lire de François de Cornière, estime à une cinquantaine d'exemplaires en moyenne (pour trois cents places dans la salle), le nombre d'exemplaires vendus à chaque séance.

Jean-Louis Perrier

Du livret au livre

D'ordinaire, c'est au terme du patient combat qui libère le disque compact de son enveloppe de film transparent que l'on découvre le livret qui propose de suivre opéras et autres pièces lyriques, ce que l'écoute seule ne permet pas toujours. Aussi l'idée de Joëlle Losfeld est-elle joliment provocatrice : publier le texte de ces dialogues qui, souvent, ne soutiennent l'intérêt que magnifiés par la partition. Pour éviter de décevoir le lecteur, frustré de la dimension sonore, une astuce : quelques planches originales (plus d'une douzaine pour les deux premiers titres) qui illustrent les scènes majeures ou les portraits marquants de l'ouvrage retenu.

Nerveux et elliptique, le trait vif et expressif d'Hippolyte Romain, marqué par le dessin de mode et la vignette tauromachique, donne au drame vériste de Ruggero Leoncavallo, *Paillasse*, comme à la plus célèbre des espagnolades, la *Carmen* de Bizet, un charme vrai, signature personnelle pour des saynètes galvaudées. Le choix du trait noir, sans autres nuances colorées, rehausse avec bonheur le fond monochrome, sable pour la représentation de l'Espagne tragique, blanc comme le maquillage de clown du malheureux Canio. Une vision moins austère des académiques livrets d'opéra. On s'étonnera cependant que *Paillasse* soit proposé dans la version française d'Eugène Crosti, sans contrôle en vis-à-vis de la langue italienne. On ne monte plus depuis longtemps les *Noces* ou *Cavalleria Rusticana* dans la langue de Molière. Souhaitons qu'à l'avenir la musique originale double la version française (80 et 60 pages, 65 F chacun).

Plus sérieux mais parfaitement réussi, le septième titre de la très singulière collection « Musiques du monde » de la Cité de la musique, coéditée avec Actes Sud. Pascale de Mezamat, après des invitations mémorables au flamenco, aux musiques arabo-andalouses, à celles du Japon ancien ou de la tradition tsigane de Hongrie, nous convie cette fois à découvrir la dimension essentielle des *Chants et danses de l'Atlas marocain*, qui, loin des arts d'agrément, rythment les cycles de la nature et de la vie, clés d'accès à la cosmogonie berbère puisque c'est une vision cohérente du monde que dévoile le texte à la fois simple et savant de Miriam Rovsing Olsen. L'ethnomusicologue, qui travaille depuis plus de vingt ans sur les traditions berbères, a capté elle-même nombre de témoignages qui fondent l'illustration sonore de cette découverte.

Vingt et une plages sur le CD et près d'une heure d'écoute pour s'émerveiller et pénétrer un peu le monde secret de ces agriculteurs des montagnes où l'architecture des sons sait faire sa place à la dimension festive lors des assemblées nocturnes où la danse et le chant racontent l'histoire des origines. Un volume captivant qui confirme que l'ethnomusicologie mérite plus d'espace que la dizaine de pages d'un livret de disque compact (160 p., avec 1 CD, 120 F).

Ph.-J. C.

A L'ETRANGER

Place aux jeunes

Les Anglo-Saxons découvrent une déferlante d'auteurs quasi adolescents. Ce sont surtout des jeunes femmes, comme l'Américaine Jean Crowell, qui a écrit à dix-sept ans une sorte de « love story », *Necessary Madness,* située à Londres, où elle n'a jamais mis les pieds, et qui selon les critiques *« n'a pas l'air mal »*. Ce n'est pas un roman autobiographique, mais une véritable œuvre d'imagination : l'histoire d'une jeune femme dont le mari vient de mourir et qui cherche à assumer son deuil tout en tentant de résoudre ses problèmes avec sa mère. On estime que les droits audio et cinéma, aux Etats-Unis et en Angleterre, atteignent les 800 000 $ (près de cinq millions de francs). L'éditeur Hodder & Stoughton a prévu un tirage initial de 25 000 exemplaires – la norme pour un premier roman étant de 2 000. Bidisha Nadyopadhyay, elle, à dix-neuf ans, décrit, dans *Seahorses,* les démêlés sexuels de trois hommes d'une trentaine d'années, pour le moins blasés.

● **CHINE : parfum de scandale**
Wrath of Heave (que l'on pourrait traduire approximativment par « Vague de colère »), un roman à clefs de 492 pages dont l'auteur a tenu à rester anonyme, interdit en Chine (mais circulant quand même) et que l'on peut trouver dans les librairies chinoises de Los Angeles, raconte l'histoire d'un scandale qui a coûté semble-t-il plus de 2 milliards de dollars à la mairie de Pékin et qui implique une douzaine de personnalités.

● **ESPAGNE : Larousse sème à tous vents**
Les groupes Bertelsmann et CEP-Communication ont conclu un accord pour développer le multimédia à travers leurs filiales espagnoles Plaza y janes et Larousse. Pour ce faire, le groupe allemand (qui possédait 100 % de Plaza y Janes) prend 49 % des actions de Larousse et le groupe français 50 % de Plaza y Janes. Cela ne change en rien les autres accords que Larousse a conclus avec le groupe Planeta. Parallèlement, Larousse est en train de mettre en place avec la célèbre organisation ONCE (Organización Nacional de Ciegos de España) une encyclopédie destinée aux aveugles, avec un synthétiseur vocal à partir d'un clavier spécial.

● **GRANDE-BRETAGNE : une pièce jamais jouée de Tennessee Williams**
L'actrice Vanessa Redgrave a remarqué, dans la biographie que Lyle Leverich a consacrée à Tennessee Williams, une allusion à une pièce de jeunesse de l'auteur du *Tramway nommé Désir* qui n'avait jamais été jouée, sans doute parce que son sujet, l'homosexualité en prison, était trop dérangeant à l'époque. L'actrice a obtenu les droits de *Not about Nightingales* (« Rien à voir avec les rossignols »), qui sera donc représentée au printemps 1998 au National Theatre de Londres, coproduite par Vanessa Redgrave, qui n'y aura qu'un petit rôle.

AGENDA

● **JUSQU'AU 5 JUILLET. POCHE. A Paris,** à la librairie du Bon Marché, une exposition sur le livre de poche.

● **DU 13 AU 15 JUIN. ROMAN NOIR. A Clermont-l'Herault,** se déroulent les rencontres « Roman noir et société » (rens. : 04-67-69-99-94).

● **LE 16 JUIN. SOCIOLOGIE. A Nanterre,** le Groupe d'étude et d'observation de la démocratie (Geode) organise une journée d'étude sur le thème « Religion et politique ». (9-18 h, Université de Paris X-Nanterre, 200, av. de la République, 92001 Nanterre Cedex).

● **LE 16 JUIN. ITALIE. A Paris,** les éditions du Seuil et l'Institut culturel italien organisent une rencontre autour de Carlo Ossola à l'occasion de la publication de son livre *Miroirs sans visage, du courtisan à l'homme de la rue* (Institut culturel italien, hôtel du Gallifet, 50, rue de Varenne, 75007 Paris).

● **LE 17 JUIN. PERES. A Paris,** débat avec Shimon Pérès animé par Laurent Joffrin et Marek Halter, de 18 à 19 heures à la FNAC Etoile. (rens. : 01-49-64-32-23).

● **DU 17 AU 20 JUIN. MAÏMONIDE. A Paris et Villejuif,** colloque sur Maïmonide présidé par Roshdi Rashed et organisé par le Centre d'histoire des sciences et philosophies arabes et médiévales du CNRS. (Institut du monde arabe pour les séances d'ouverture et de clôture :
1, rue des Fossés-Saint-Bernard, 75005 Paris ; Campus CNRS de Villejuif, amphithéâtre Bât O, 3e étage, 7 rue Guy-Môquet, 94801 Villejuif).

● **LES 21 ET 22 JUIN. SARTRE. A Paris,** colloque du Groupe d'études sartriennes, avec notamment Juliette Simont, Jeannette Colombel, Julia Kristeva, Michel Rybalka, Jacques Lecarme (université de Paris-I - Sorbonne, 1, rue Victor-Cousin, 75005 Paris, galerie Dumas, amphithéâtre Lefebvre. Rens. : 01-45-80-38-23).

● **DU 22 AU 29 JUIN. HOMOSEXUALITÉ. A Paris**, l'association Alter Ego organise des « Salons littéraires européens de l'homosexualité ». Rencontres, débats dans différents lieux. (Rens. : Alter Ego : 83, rue de Lévis, 75017 Paris, tél. : 01-43-80-26-36 ou 01-44-40-01-00).

LÉON WERTH
COCHINCHINE
VOYAGES AVEC MA PIPE
LA MAISON BLANCHE
« Je découvre un écrivain inexplicablement exclu de nos mémoires »
Jean LACOUTURE
ÉDITIONS Viviane Hamy

LÉON WERTH
DÉPOSITION JOURNAL 1940-1944
33 JOURS
LE PROCÈS PÉTAIN
« Je découvre un écrivain inexplicablement exclu de nos mémoires »
Jean LACOUTURE
ÉDITIONS Viviane Hamy

PICARD
LIVRES ANCIENS ET MODERNES
82, rue Bonaparte, Paris VIe
Métro et parking : Saint-Sulpice
du mardi au samedi : 10 h - 13 h / 14 h - 19 h
HISTOIRE - ARCHÉOLOGIE
ARCHITECTURE - BEAUX-ARTS
RÉGIONALISME
Le catalogue 533 vient de paraître
Envoi sur simple demande

Révisez le BAC !
2,23 F/min
3615 LEMONDE